CORRESPONDANCE
D'UN JEUNE MILITAIRE,
OU
MEMOIRES
DU MARQUIS DE LUZIGNI
ET
D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

CORRESPONDANCE
D'UN JEUNE MILITAIRE,
OU
MÉMOIRES
DU MARQUIS DE LUZIGNI
ET
D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

SECONDE PARTIE.



A YVERDUN,

Et se trouve A PARIS,

Chez J.-FR. BASTIEN, Libraire, rue du Petit Lion, Fauxbourg Saint Germain.

M. DCC. LXXIX.



CORRESPONDANCE D'UN JEUNE MILITAIRE,

OU

MEMOIRES DU MARQUIS DE LUZIGNI

ET

D'HORTENSE DE SAINT-JUST.

LETTRE PREMIERE.

Monsieur de LANSAI *à la Marquise.*

De Strasbourg, le 10 Décembre.

HIER au soir, Madame, on vint me dire qu'un voyageur me demandoit. Mille conjectures se présenterent aussi-tôt à mon

eſprit : c'eſt quelqu'un qui me donnera des nouvelles de M. de Luzigny, me diſois-je ; peut-être eſt-il envoyé par lui-même ; mais ſi ces nouvelles étoient mauvaiſes ; ſi elles m'annonçoient ſa mort, ſon deſhonneur ! mon trouble parut dans ma contenance, je crus voler à la porte, & je n'y arrivai qu'en tremblant. Le veſtibule étoit obſcur, je m'approchois avec lenteur lorſque je me ſens étroitement embraſſé ; c'étoit lui, Madame, c'étoit lui. Imprudent jeune homme, m'écriai-je ! je ne ſavois ſi je devois l'accabler de careſſes ou de reproches. Il ne me laiſſa pas longtems indécis ; il me conjura de lui accorder ſon pardon, il ſentoit diſoit-il, combien il étoit coupable : je ne parle point des loix de mon état que j'ai violées ; des ſoupçons que j'ai fait naître. Je ne ſonge qu'aux inquiétudes que je vous ai données, qu'à la défiance dont j'ai payé vos bontés ; mais voyez mon état, écoutez mes excuſes. Je ſuis menacé de perdre ce que j'aime. Le Che-

valier de Verſol me mande que ces jours ſont en danger. Elle va mourir & je n'aurois pas fermé ces yeux où j'ai vu pour la premiere fois, que le bonheur eſt ſur la terre ! Hortenſe me ſera ravie, ſans que j'aie recueilli ſes derniers ſoupirs ! à ces mots, ſes pleurs coulent en abondance, il tente envain de les retenir, & pourſuit en ſanglotant. Elle va mourir ! ...... ſéparés pour toujours ...... plus d'Hortenſe ..... Dieu ! qui pourroit ſoutenir une telle penſée .... Je n'aurois pas dû vous cacher ma peine ô ! mon reſpectable ami ; mais l'excès de mon malheur m'a égaré, il m'a fait concevoir un projet que vous auriez combattu : vos inſtances auroient été inutiles ; j'ai mieux aimé vous manquer de confiance que de vous déſobéir. Je ſuis parti. L'amour, ma douleur, l'eſpoir dont je me flattois, tout m'aveugloit ſur la démarche inconſidérée que je hazardais, avec quelle impatience je voiageai toute la journée. Il ſembloit que Paris fuioit devant moi,

qu'un genie acharné à me nuire ralentiſſoit les chevaux. J'arrive enfin à Metz, ſeul, ſans ſecours, ſans conſolateur. Alors l'abſence de ce cher mentor vient me déſoler. Je pleure, je gémis, je ſens ma faute & ſon inutilité. Je me diſois, Hortenſe n'eſt plus, & mon imprudence ſans me la rendre, m'aura fait perdre en un jour mon état, l'amitié du plus digne des hommes, la tendreſſe de la meilleure des meres.

Toute la nuit, mon cœur a été le théatre du combat le plus affreux; enfin l'amour étoit vainqueur, j'allois pourſuivre ma route: le neveu de M. d'Oiſemont qui commande à Metz, m'a fait prier de paſſer chez lui. Je n'avois pas eu la précaution de déguiſer mon nom, il l'avoit lu ſur la liſte des étrangers. Je n'ai pu cacher à ce reſpectable Officier le motif de mon voyage; je lui ai avoué, que j'étois parti ſans congé. Il a tenté de me faire voir tous les dangers auxquels je m'expoſois. Il m'effraioit peu, l'image d'Hortenſe toujours pré-

ſente à mon eſprit, me rendoit inſenſible. Alors il a pour me vaincre, employé les inſtances les plus touchantes. Hélas! j'ai cédé. La cruelle raiſon a triomphé: c'eſt elle qui m'arrache à la douceur que je m'étois promiſe, c'eſt elle qui me ramene dans vos bras, à vos pieds. Il alloit s'y jetter, Madame, ſi je ne l'avois retenu. Ses larmes ont recommencé à couler. Sentez-vous bien a-t-il ajouté, toute la violence du ſacrifice que je vous fais? N'efface-t-il pas un peu ma faute? A l'heure qu'il eſt, Hortenſe...... Raſſurez-vous, lui ai-je dit, en lui montrant votre lettre que je venois de recevoir. * Raſſurez-vous, ſes jours ſont en ſûreté.

* M. de Luzigni s'empara de cette lettre, que M. de Lanſal lui remit. Il y avoit quelques lignes écrites de la main tremblante de ſa Couſine; on juge combien elle lui étoit précieuſe, il la portoit d'ordinaire ſur lui, elle fut perdue lors de l'accident funeſte qui lui arriva le 10 Mai de l'année ſuivante.

Votre mere a voulu vous cacher ſa maladie. Elle vous apprend ſa convaleſcence. Mademoiſelle de Saint-Juſt ſe porte beaucoup mieux : elle demande ſouvent de vos nouvelles. — Elle m'eſt rendue, s'eſt-il écrié avec le tranſport de la joie, elle m'aime toujours ! je n'ai plus rien à deſirer, plus rien à craindre. Qu'on me faſſe expier ma faute pendant un an s'il le faut, je n'en murmurerai point. La cauſe en eſt trop belle. Il s'eſt jetté à mon cou, il m'a embraſſé ; il a baiſé les caractères précieux, qui, diſoit-il, rappelloient dans ſon cœur le bonheur qui en étoit ſi loin. Il m'a fait les plus tendres proteſtations, il m'a accablé de careſſes. On eût dit que c'étoit moi, qui avoit rendu à la vie Mademoiſelle de Saint-Juſt. Cette ſcène avoit été un peu longue. On commençoit à être inquiet ſur mon compte, quand je rentrai avec lui. Je remarquai que ſur tous les viſages la joie ſe mêloit à la ſurpriſe ; pluſieurs de nos Camarades le gron-

derent, mais amicalement. Le major, à qui sa qualité de Chef du Corps imposoit plus d'austerité, fut le seul qui ne parut pas attendri. Mais je m'apperçus qu'il lui en coutoit un effort. Il ordonna sur le champ au Marquis de se rendre aux arrêts. Il s'y rendit, avec une résignation qui nous toucha tous. Quand il fut sorti, le Major tout en excusant la faute de M. de Luzigni par son motif, me recommanda de la lui reprocher vivement. Je le lui promis, mais je ne lui tiendrai pas parole. Je n'en aurai point la force. Je ne me sens que celle de plaindre M. votre fils & de l'aimer.

Je suis avec respect, Madame, &c.



LETTRE II.

Le Marquis à ſa mere.

10 Décembre.

Un aveu de ſes fautes dicté par le repentir, deſarme quelquefois le juge le plus ſevère : avec quelle confiance ne dois-je donc pas tomber à vos genoux ! M. de Lanſal ne vous a point laiſſé ignorer les circonſtances de la démarche que j'expie. La punition eſt legere ſans doute; mais fut-elle plus grave; je la redouterois moins que vos juſtes reproches. Oui, ma mere, j'ai commis une haute imprudence. Mais, quel en fut le motif? C'eſt cet amour que vous avez vû éclore & croître ſous vos yeux. C'eſt la crainte de perdre ce que j'ai après vous, de plus cher au monde. Quel eſt l'homme, qui en pareil cas à la force de n'écouter que la raiſon? Que je le plains!

Je devrois bien au reſte, attribuer une partie de ma faute à M. le Chevalier de Verſol. Son empreſſement à me mander une nouvelle affligeante, en a été la ſeconde cauſe, ſi mon amour en fut le principe. Le Baron de Flincourt m'avoit chargé de lui de mander du temps, pour le paiement d'une ſomme que lui devoit ſon malheureux fils. Il ne me falloit pas moins que cette raiſon pour lui écrire; car, d'ailleurs nous ne ſommes point liés; & je crois que dorénavant nous le ſerons moins que jamais. Le cruel! il s'eſt plû à me donner les plus vives allarmes que j'aie éprouvé de ma vie. « Je viens, dit-il, dans ſa » fatale réponſe, de me préſenter chez » Madame votre mere. On n'étoit pas » viſible. La jeune demoiſelle qu'elle a » auprès d'elle & dont, par parenthèſe, » on dit que vous êtiez jadis épris, eſt » très-dangereuſement malade (peut-on » s'exprimer ainſi, *jadis épris.*) Le Méde- » cin de Madame de Luzigni que je connois » beaucoup, m'a dit qu'il eſpéroit peu de

» de la ſauver. Sa maladie eſt des plus graves. Mourir ſi jeune, & quand on a quelque beauté ! Elle eſt aſſez bien, Mademoiſelle de S. Juſt. (*Elle eſt aſſez bien !* L'odieux perſonnage !) C'eſt une enfant qui m'a paru intéreſſante. En vérité ce ſeroit dommage de la perdre ». J'aurois mérité la froideur cruelle avec laquelle il me déchiroit le cœur, ſi le danger de mon Hortenſe m'avoit permis de faire des réflexions étrangeres à mon amour. Eh bien ! mettez-vous à ma place, à mon âge. Repreſentez-vous Hortenſe prête à mourir & ſon amant à cent lieues d'elle. Le premier mouvement n'eſt-il pas de vouloir franchir cet eſpace effrayant ? Je m'y ſuis livré. Voilà mon tort. Vous paroîtra-t-il inexcuſable.

Cette aventure a produit différentes impreſſions dans le Corps ; mais aucune, je crois, ne m'eſt bien défavorable. Le pis ſera que l'ardeur de ma paſſion me rendra ridicule aux yeux de pluſieurs. Mais je m'en conſole. Que dis-je ? j'en tire vanité. La critique de ces âmes arides

fait l'éloge de la mienne. Je leur laisse leurs plaisirs honteux & passagers où le cœur n'a jamais de part, que suivent les remords, qu'empoisonne le dégout : qu'ils me laissent mon amour, même avec ses imprudences, même avec ses tourments.

Si l'état d'Hortense lui permet de me lire, si ma faute ne m'a pas rendu indigne de son attention, souffrez que je lui demande directement ma grace : je suis sûr de l'obtenir, si vous y donnez votre aveu ; & loin de vous redouter comme mon juge, je vous implore comme ma médiatrice.



LETTRE III.

Le Marquis à HORTENSE.

Le 10 Décembre.

QUOI, mon adorable Hortenſe, vos jours ont été en danger & des loix cruelles m'enchaînoient loin de vous ! j'ai eu le courage imprudent de les violer ; & je l'expie ſans me plaindre. Qu'eſt ce que le ſacrifice de quelques jours de liberté pour un objet à qui j'immolerois ma vie. Que ma peine n'eſt-elle plus grave, je vous l'offrirois avec tranſport. Loin de me repentir de la démarche qui me l'a méritée, j'ai regret de n'avoir pas conſommé une faute, qui me paroît ſi légere ..... Ne me trahiſſez point Hortenſe, ce n'eſt qu'à vous, que j'oſe faire cet aveu. L'autorité d'un mentor, celle de mes Chefs ; celle d'une mere le deſaprouveroit ; mais l'amour ſe conduit par des

loix différentes. Ah ! fermant l'oreille à toutes les autres, que n'ai-je jusqu'au bout suivi les siennes ? Je tremble encore : je serois rassuré. Que j'ai envié le sort de ma mere. Sa vigilance, ses sollicitudes affectueuses, sa présence ont bien mieux, que tous les gens de l'art, mis en fuite l'ennemi qui nous a fait trembler. Que ne lui dois-je pas à cette tendre mere, pour tant de bienfaits ! Elle m'a donné la vie; elle m'a conservé celle d'Hortense : Ah ! c'est m'avoir fait naître une seconde fois, & m'assurer de nouveaux droits à la félicité. Puissent-ils vous être aussi chers, que mon amour m'est précieux.



LETTRE IV.

La Marquise à son Fils.

16 Décembre.

OUI, Monsieur, vous avez commis une *très-haute imprudence.* L'aveu que vous en faites diminue, à la vérité, vos torts ; cependant l'amour qui en est la cause, ne sauroit en être l'excuse. Pensez donc à quoi vous vous exposiez en blessant ainsi la discipline militaire. Une femme ne peut vous faire sentir toutes les conséquences de cette fausse démarche ; Mais M. de Lansal n'y aura pas manqué. Il vous aura dit sur-tout, combien il est important de maitriser la fougue de ses desirs. La passion la plus honnête, lorsqu'on s'abandonne à toute sa vivacité, peut nous faire tomber dans les plus grandes fautes, dans le crime même. Si nous eussions été en temps de

guerre ? mon cher ami ! ..... Combien de jeunes gens ont deshonoré leur famille, pour avoir fait des abſences bien moins longues que celle que vous expiez.

Ce ſeroit vous punir trop cruellement, que de ne pas vous parler d'Hortenſe. Sa ſanté ſe raffermit de plus en plus. Elle ſortira dans quelques jours, nous irons voir Madame de Montalbin qui part inceſſamment pour ſon Abbaye.

Adieu mon fils. J'eſpere que ma lettre vous trouvera en liberté, mais ſi vous êtiez encore detenu, je vous exhorterois à ne pas vous laiſſer aller à la triſteſſe. Malgré votre faute, Hortenſe vous aime encore. M'en croirez-vous bien ſur ma parole. Je pourrois même vous dire quelque choſe qui vous conſoleroit entierement, mais ...... Adieu ; ma plume me trahiroit peut-être & du repentir vous paſſeriez trop promptement à la joie. Je vous embraſſe tendrement mon aimable priſonnier.



LETTRE V

La Marquise à M. de LANSAL.

16 Décembre.

Que vous reparez bien, Monſieur, le prétendu tort dont vous vous accuſez ſi généreuſement, celui de m'avoir allarmée, ſans raiſon. Si c'en eſt un, il prouve ſi parfaitement votre amitié pour mon fils, que je vous en ſais gré comme d'un ſervice eſſentiel. Je viens d'écrire à votre pupille. J'ai voulu le gronder; en vérité je n'en ai pas eu la force. La démarche qu'il a faite eſt ſans doute imprudente; mais j'y trouve ſi bien la ſenſibilité de ſon cœur, que j'ai été attendrie juſqu'aux larmes en liſant le récit de votre entrevue. Vous ne lui direz pas cela: une telle confidence détruiroit l'effet de vos ſages repréſentations; mais

ne lui cachez point qu'Hortenſe a voulu lui écrire. Elle m'a même remis le billet qu'elle avoit tracé avec bien de la peine ; cet écrit eût trop fait de plaiſir à notre priſonnier, & j'ai la cruauté de l'en priver. N'admirez-vous pas mon courage ; il m'en a fallu beaucoup, vous le croirez facilement. Soyez, je vous prie, auſſi convaincu de la reconnoiſſance & de l'eſtime ſinguliere avec leſquelles &c.



LETTRE VI.

La Marquise à Madame de SAINT-JUST.

18 Décembre.

DEPUIS ma derniere lettre, j'ai paſſé quinze jours bien cruels. La ſanté de votre charmante fille, qui n'étoit que dérangée pour lors, a toujours été de mal-en-pis juſqu'au 26 du mois paſſé qu'elle fut attaquée d'une fievre maligne ; j'ai plus d'une fois tremblé pour ſes jours. Elle eſt enfin abſolument hors d'affaire : elle ſe ménage beaucoup & j'ai tout lieu d'eſpérer que ſous peu elle ſera entierement rétablie.

J'avois voulu cacher à mon fils l'état d'Hortenſe. Je me flattois que vous & lui, n'en feriez inſtruits que pour apprendre ſa convaleſcence ; mais cet Officier dont je vous ai parlé, le Chevalier de Verſol lui a imprudemment découvert mon ſe-

cret. Vous vous figurez l'effet de cette nouvelle ſur Luzigni, avec une tête auſſi vive, auſſi ardente que la ſienne. Sans conſulter perſonne, ſans demander un congé qu'on lui eût peut-être accordé, notre jeune fou monte en voiture, & le voilà en route pour Paris. Jugez de l'inquiétude qu'il a cauſée à M. de Lanſal. Heureuſement qu'arrivé à Metz, M. de M***, Commandant de cette ville, l'a empêché de pourſuivre ſon voyage: il eſt revenu ſur ſes pas fort repentant & ſur-tout fort affligé. Mais une lettre de moi que M. de Lanſal avoit reçue le matin, n'a pas peu ſervi à le calmer. Il étoit aux arrêts, lorſque ſon Mentor m'a mandé ſon retour.

Je n'ai point laiſſé ignorer à M. de Verſol., combien j'étois mécontente de ſon indiſcrétion. Il m'a répondu ſur ce ton léger d'un homme qui croit qu'un bon mot répare toutes les ſottiſes. Je vois quelquefois cet Officier; mais je ſuis

loin de trouver à sa société le plaisir que je m'étois promis. M. le Chevalier de Versol a le défaut commun à presque tous nos jeunes-gens doués de quelques avantages extérieurs ; celui d'être fort content de lui-même, & de n'avoir pas l'adresse de le déguiser. Il a de l'esprit, mais de cet esprit que tout le monde craint, qui amuse les mauvais cœurs & qui afflige ceux qui ont quelque sensibilité. Son ton, quand il est en bonne compagnie, prouve que ce n'est point celle qu'il voit le plus ; il cache son embarras sous un air d'aisance affectée qui approche de l'impudence, & l'on croiroit qu'il cherche à s'étourdir en parlant beaucoup ; il réussit assez bien à étourdir les autres. Il décide surtout, il a des prétentions à tout. Je vous avouerai qu'au premier abord je ne l'avois pas jugé ainsi, soit que sa qualité de camarade de Luzigni m'aveuglât sur son mérite personnel, où que l'on soit difficilement en garde contre le charme séduisant

séduisant & trompeur d'une figure heureuse. Ce jeune-homme a reçu une bonne éducation. De loin en loin on en apperçoit quelques traces, mais il est entré trop jeune au service, & sans avoir un guide éclairé qui prémunit son inexpériente jeunesse contre les dangers de la vie Militaire. Il n'a pu résister à la corruption. Ses principes sont altérés ; il seroit presque honteux qu'on lui soupçonnât de bonnes mœurs. Le titre *d'aimable libertin* paroît le flatter par dessus tout ; & c'est par ces palliatifs dont on couvre le vice, que tant de jeunes-gens sont pervertis. Enfin il en est venu au point que toute mere sage doit craindre que son fils ne le fréquente. Je puis être tranquille à cet égard sur le compte de Luzigni : je ne crois pas qu'il oublie de longtems le chagrin que lui a causé M. de Versol. Cependant la Présidente de... en paroît entichée de ce Monsieur-là ; elle le mene partout ; la belle société pour une femme qui a quelque soin de sa réputa-

tion ! Je vous assure que s'il ne portoit pas l'uniforme de mon fils, ma porte lui seroit fermée.

Adieu, Madame *la solliciteuse*. Votre procès avance-t-il ? Je vous embrasse. Hortense, pour achever de vous rassurer, veut vous écrire.

Ceci est de la main d'Hortense.

Ce billet, ma bonne Maman, sera bien griffoné; mais au moins il vous apprendra que je vous aime toujours bien tendrement, & vous confirmera ce que Madame de Luzigni vous dit de ma santé. Eh ! bien, mon Cousin m'a-t-il oublié ? Est-il possible de trouver un Militaire constant ? . . . .

Madame de Luzigni continue.

Il m'a fallu lui arracher la plume des mains; elle oublioit sa foiblesse, le

plaiſir de cauſer avec vous lui rendoit ſes forces. J'oubliois de vous dire que mon Chevalier a eu la petite vérole à Nanterre. Des perſonnes qui l'ont vu, m'ont aſſuré qu'il ne ſera marqué que très-légèrement. L'en voilà donc quitte, ſans que j'aie eu recours à l'inoculation ! Cette reſſource qui eſt à préſent ſi en vogue, m'effrayoit ; je ne ſuis pas la ſeule mere dans ce cas, & je ne rougis point d'y être.



LETTRE VII.

Madame de SAINT-JUST à la Marquise.

De T***, le 25 Décembre.

MES affaires me donnent une heure de loiſir, que je vous conſacre; je réponds à vos deux lettres. La premiere m'a raſſurée ſur le ſort de nos enfans. Je ſuis inexcuſable d'avoir formé des ſoupçons ſur des apparences auſſi légeres; le départ du Marquis & l'effet qu'il a produit ſur Hortenſe, achevent de me mettre dans mon tort. Je le vois, il n'en faut plus douter; ils ſont faits l'un pour l'autre. J'ai déjà détrompé l'oncle de M. de Priville, il en a paru fâché : mais mon procès n'en eſt pas moins pourſuivi avec chaleur, & il y a apparence que je le gagnerai en dépit de ma fille.

Il faut que le jeune Conſeiller l'ait peinte à ſon oncle ſous des couleurs bien ſédui-

ſantes. Je vois que cette enfant réunit les ſuffrages de ceux qui la connoiſſent. Cette idée fait mon bonheur; chaque jour m'attache à elle davantage. Combien les louanges méritées qu'on lui donne me flattent ! J'ai peine à le diſſimuler. Mon embarras eſt ſingulier quand on m'en parle; je crains toujours qu'on ceſſe trop tôt, & moi je crains d'en parler trop longtems. Quel raviſſement, quand je vois qu'on écoute avec intérêt ce qui la regarde; lorſqu'en m'en diſant du bien on a le ton de la franchiſe ! Oh ! il faut être mere pour avoir une idée de ce plaiſir. L'amour n'a rien d'auſſi délicieux. Que le ſentiment de la tendreſſe maternelle me récompenſe bien d'avoir, en faiſant à l'hymen le ſacrifice de ma liberté, rempli le vœu de la nature ! Devant elle s'effacent les peines du ménage, les ſoins de l'éducation & les douleurs de l'enfantement; je n'en dirois pas autant à tout le monde. Il eſt ſi peu de gens faits pour gouter le langage du cœur; mais vous qui me diſputez

le titre de la plus tendre des meres, vous trouverez mes ſentimens exprimés avec trop de foibleſſe. Allez-vous ſouvent aux repréſentations de Mérope ? J'y ai renoncé; cette tragédie faiſoit ſur moi une impreſſion trop vive. On la donna hier; une mere, digne de vous ſans doute, en a été ſi fortement émue, qu'on fut obligé de l'emporter évanouie à la fin du quatrieme acte. En revenant à elle, elle redemandoit à grands cris, ſon fils, ſon cher fils. La ſituation de Mérope l'avoit tellement frappée, qu'elle ſe croyoit à ſa place. Si j'étois M. de Voltaire, un hommage pareil rendu à mes talens par la nature même, me flatteroit plus que le ſuffrage de mille Académies. Un jour, à Paris, ce vers ſimple, mais ſi touchant d'Andromaque,

Je ne l'ai point encore embraſſé d'aujourd'hui.

fit partir d'une loge une exclamation où il étoit facile de reconnoître le cri du ſentiment. Quelques voix s'éleverent du par-

terre pour ridiculiser la provinciale qui s'attendrissoit d'une maniere si bourgeoise, lorsqu'un jeune homme plus sensible, plus sage que les autres, repliqua, *respectez-là, c'est le cri d'une mere.* Je conçus une bonne idée de son cœur ; je le crus digne d'être fils d'une autre Andromaque. Heureuses les meres qui ne méritent que de tels ridicules; mais doublement heureuses celles dont les enfans justifient cette sensibilité & la payent de retour. Il en est peu, je l'avoue. On a remarqué depuis longtems & avec chagrin, que la tendresse est plus vive en descendant qu'en remontant ; je n'en accuse point la nature. Nos enfans sont notre ouvrage, nous les voyons croître sous nos yeux, nous nous admirons sans cesse en eux ; après les avoir formés de notre sang, nous les nourissons de notre bien; nous les idolatrons, qu'ils ne sont pas encore à même de nous aimer ; & quand le tems en est venu, la dissipation de leur âge, leurs passions, quelquefois le petit ressentiment que laisse après elle une

correction nécessaire, retardent le développement de leur tendresse ; & puis le respect qu'ils nous doivent, ne nous fait-il pas aussi un peu de tort ? L'amour n'a-t-il pas quelque peine à dilater un cœur que la crainte resserre ? Cessons donc de nous plaindre ; si nos enfans nous aiment moins que nous ne les aimons, c'est un inconvénient qui est dans la nature comme tant d'autres, auxquels il faut bien se soumettre. Tout ce que nous sommes en droit de prétendre, c'est qu'ils nous aiment autant qu'ils le peuvent. Or, je crois que de ce côté, nous n'avons vous & moi, rien à desirer.

Que je me félicite de la convalescence de ma fille ! Quelles auroient été mes allarmes si j'avois su ses jours en danger ! Que je vous remercie de vos soins pour elle ! Je lui dois aussi un compliment sur la fidélité de son Cousin. Embrassez-là mille fois de ma part & continuez-lui vos bontés.



LETTRE VIII.

Hortense au Marquis.

28 Décembre.

Madame de Luzigni m'a trompée, Monſieur, elle vient de me l'apprendre. Je vous écrivis dernierement, mais elle ſupprima ma lettre; ainſi ne me ſachez point mauvais gré de ne vous avoir pas répondu plutôt. Ah ! ſi j'en avois eu la force, je vous aurois bien témoigné le regret que j'ai eu de vous ſavoir privé de votre liberté, & à cauſe de moi encore.

M. le Chevalier de Verſol, de l'indiſcrétion duquel vous devez vous plaindre, étoit ici il y a une heure. Quel homme ! Madame votre Mere en eſt fort peu contente, elle m'a bien dit qu'elle ſeroit déſeſpérée ſi vous en deveniez l'ami. Comme il m'a ennuyée par toutes les fadeurs qu'il m'a dites ! Il falloit qu'il en fut auſſi honteux que j'en

étois laſſe, car il s'obſtinoit à me les dire à l'oreille, & je n'ai trouvé d'autre moyen de le faire taire, que de lui répondre très-haut. M. de Verſol ne peut-il donc me parler que de ma figure? Ah! ce n'eſt pas pour lui que je voudrois être belle.



LETTRE IX.

Le Marquis à HORTENSE.

Le 4 Janvier.

O mon Hortenſe ! méritai-je bien l'effort que vous venez de faire en ma faveur ! Oui, j'oſe le dire, ſi l'amour le plus tendre peut m'y donner des droits. Vous prenez vous-même la peine de terminer mes allarmes ! les voilà diſſipées ; Il ne m'en reſte plus que ce reſſentiment doux qui ſurvit à la douleur lorſqu'elle a été profonde. Je reſſemble à ces matelots qui, en ſûreté dans le port, trouvent du plaiſir à ſe rappeller, quoiqu'en frémiſſant, les horreurs du naufrage auquel ils viennent d'échapper. Que le calme eſt délicieux, après une agitation auſſi violente ! Ah ! conſervez déſormais avec ſoin une

vie qui me fait chérir l'existence. Que n'ai-je pu veiller moi-même à sa conservation ! Que ne suis-je à la place de cet imprudent Chevalier de Versol ! C'est bien la seule chose que je lui envie.



LETTRE X.

Le Marquis à sa Mere.

7 Janvier.

MA faute est donc oubliée ! elle m'a même valu de nouvelles preuves de votre tendresse. Le moyen de m'en repentir ! Vous avez bien jugé celui qui en est le véritable auteur, j'ai prévenu vos conseils à son égard, jamais je n'ai été tenté de son intimité. Il est encore bien plus ridicule à son corps qu'ailleurs ; l'uniforme, la société de ses camarades avec lesquels on jouit d'une liberté excessive, l'habitude du ton brusque du commandement, donnent à ceux de son espèce, une audace qu'ils sont un peu forcés de réprimer dans les cercles de Paris. D'ailleurs, avec l'esprit qu'on ne peut lui refuser, il doit voir que ses manieres habituelles y sont dé-

placées. Il eſt du nombre de ces gens dont l'effronterie en impoſe quelquefois aux ſots ou à ceux qui jugent ſuperficiellement. De ce qu'ils oſent tout, on en conclud qu'ils peuvent tout. Quelques hableurs propagent cette réputation uſurpée, & on ſe trouve avoir l'eſtime ſur parole de bien des perſonnes auxquelles on paroîtroit fort ridicule ſi l'on en étoit connu particulierement. Le Chevalier de Verſol a cependant un peu manqué ſa fortune parmi nous. Sa ſuffiſance n'en impoſe plus; elle déplait même & on le lui dit quelquefois. Car nous ſommes ſur ce point d'une franchiſe rare. C'eſt un des bons côtés des corps militaires; on n'y reſte pas longtems maſqué, & dès qu'on y eſt généralement eſtimé, on peut ſe croire eſtimable. Tel eſt M. de Lanſal; il n'eſt perſonne qui ne le reſpecte, qui ne s'honore de ſon amitié. Plus je vois le monde, plus je m'attache à ce digne Mentor. Hélas! j'éprouve chaque jour, que les hommes, pour la plûpart, ne vallent guères la peine d'être recherchés.

Quand on connoît les doux liens de l'amour, de la tendreſſe filiale & de l'amitié, on ſe ſoucie peu de ces liaiſons qui ſe forment dans nos cercles. Eh ! qu'y apprend-on dans ces cercles? à ſe maſquer ſans ceſſe, à jouer tous les ſentimens, & à n'ouvrir ſon ame à aucun. J'y renonce. O mon Hortenſe ! O ma mere ! que vos images chéries m'accompagnent ſans ceſſe. Pourrai-je deſirer des plaiſirs frivoles ? Je jouis des ſeuls véritables, en m'abandonnant aux ſentimens que ma mere & mon Hortenſe m'inſpirent.



LETTRE XI.

Monsieur de SAINT-JUST à sa Fille.

A Moulins, le 10 Janvier.

QUOIQUE vous n'ayez pas voulu, Mademoiselle, nous menager les bonnes graces de M. de Priville, nous avons conservé celles de son oncle, & notre procès s'en trouve à merveille. Cela vous affligera-t il; surtout, si je vous dis qu'avant un mois vous pourriez bien embrasser votre mere, ainsi qu'elle vient de me le mander? Comment donc, ma bonne amie, tu fais des miracles; tant d'amour, tant de constance dans un jeune homme! Le Marquis a pensé en devenir fou. J'ai aussi aimé dans ma jeunesse; mais diantre, jamais si vivement. Oh! tu as fait-là une conquête en regle. Luzigni ne peut t'échapper. Ne

t'avises point de mettre une seconde fois sa tendresse à une pareille épreuve. Ménage-toi, mon enfant, & penses quelquefois à un pere qui t'aime. Je ne te recommande pas de dire les choses les plus affectueuses à Madame de Luzigni. Cela s'entend de soi-même.



LETTRE XII.

Monſieur de LANSAL à la Marquiſe.

Le 12 Janvier.

JE me doutois bien que le Marquis obtiendroit facilement ſa grace. L'émotion qu'il m'avoit cauſé, m'avoit d'abord empêché d'apprécier ſa faute; maintenant que je ſuis calme, elle m'enchante : je trouve que cette imprudence vaut preſque une belle action ; mais je me garde de le lui dire.

Tout eſt à préſent dans l'ordre, nous vivons au mieux, il me marque beaucoup de confiance, il ſemble vouloir me faire oublier qu'il m'en a manqué un inſtant : je ne l'ai jamais vu ſi docile; mais il n'eſt pas ainſi avec tous ceux qu'il fréquente. Si j'avois un reproche à lui faire, ce ſeroit de ne point connoître de milieu entre la roi-

deur & la molle complaiſance. Il n'y a que l'uſage du monde qui peut le lui faire trouver, & il dédaigne trop cette connoiſſance. C'eſt à tort ; le monde, tout pervers qu'il le ſuppoſe, eſt néceſſaire aux jeune-gens : à la plûpart, pour les détromper des belles chimeres qu'ils s'en ſont formées ; à ceux qui reſſemblent à M. de Luzigni pour les réconcilier avec ce monde que des peintures infideles leur ont fait prendre en horreur ; à tous, pour leur donner cette expérience qu'ils chercheroient envain dans la ſolitude & dans les livres. Quand M. votre fils y paroît, Madame, il y apporte un air de dégoût qui ne peut que déplaire. Je lui ai dit bien des fois, que l'ennui étoit ſouvent un mal néceſſaire, qu'il n'y avoit aucun état où l'on n'y fut expoſé ; en effet, que feroit la ſociété, ſi tout le monde n'y vouloit jamais trouver que de l'agrément ; & ſi l'on témoignoit ſans détour qu'on n'y en trouve aucun ? Je ne ſais quel Auteur Anglois a dit : *Nous pardonnons à ceux qui nous ennuient, mais non*

pas à ceux que nous ennuyons. Quelqu'il ſoit, il connoiſſoit le cœur humain.

Le goût de l'étude qui ſeroit néceſſaire à tant de jeunes-gens, a des inconvéniens pour M. de Luzigni. Il retardera l'époque où il doit devenir plus ſociable. Quand on eſt oiſif, on eſt trop heureux de trouver une ſociété où l'on puiſſe échapper à l'ennui; il n'eſt pas d'efforts qu'on ne faſſe pour y être bien venu. Quand on ſait s'occuper, cette reſſource devient preſqu'inutile. Les hommes ont beau manquer, on reſte toujours avec ſes livres, avec ſoi-même, enſorte que c'eſt ſurtout aux oiſifs que nous ſommes redevables des agrémens de la ſociété, & c'eſt le ſeul bien qu'ils aient fait au monde. Heureux cependant, quand les perſonnes éclairées ne dédaignent pas de venir ſe délaſſer au milieu de nos cercles, y apporter quelque agréable diverſion à la futilité qui y regne, & faire ſavourer à l'oiſiveté ces fruits délicieux qu'ils ont mûris dans le ſilence du cabinet. C'eſt alors, que la ſociété mêlant l'agréable à l'utile; de-

vient pour la jeunesse une école d'autant plus précieuse, que les leçons y sont cachées sous l'enveloppe du plaisir.

M. votre fils ne l'a pas encore envisagée sous ce point de vue ; il affecte trop de rendre son bonheur indépendant des autres. Heureusement qu'à cet amour pour la solitude, il ne joint pas le goût exclusif des connoissances arides, goût qui n'éloigne de la société, que parce qu'il met hors d'état d'y paroître avec agrément. M. de Luzigni sait allier aux sciences exactes, les fleurs de la belle littérature ; phénomene beaucoup moins rare de nos jours, que dans aucun autre tems. Les ouvrages qui respirent le sentiment, l'intéressent beaucoup. Nous aimons tout ce qui est analogue à notre situation ; & les vers d'Hyppolite doivent se graver facilement dans sa mémoire, puisque ce n'est point à une Aricie imaginaire qu'il les récite.

Bien plus, loin que j'aie à lui reprocher de se borner aux lectures graves, je le vois

ſur le point de donner dans l'excès contraire. Ces livres qui reſpirent une douce inſouciance, qui ſont trouver des charmes à la pareſſe, ont quelque choſe de dangereux pour un jeune-homme deſtiné à la gloire & aux travaux pénibles de l'art brillant, mais cruel qui y conduit. La premiere nourriture d'Hercule fut de la moëlle de lion. Le pere du grand Henri préluda dans l'éducation martiale qu'il lui deſtinoit, en frottant d'une gouſſe d'ail ſes levres délicates, & en lui faiſant connoître le vin, même avant cette liqueur, que la nature offre aux enfans au ſortir de ſes mains. C'eſt ainſi que l'on forme le phyſique des Héros; & l'on doit ſe preſcrire les mêmes précautions dans leur éducation morale. Les hauts faits des du Gueſclin, des Bayard, des Catinat, doivent occuper les premieres places dans leur mémoire. Je ne voudrois pas qu'ils trouvaſſent tant de plaiſir aux ouvrages de Racan, de Chaulieu, de Madame Deshoulieres. Ces muſes, pour de jeunes Militaires, ſont de véritables ſy-

renes ; il faut avoir toute la force d'Ulisse pour résister aux accens de ces enchanteresses, & dix-huit ans n'est guère l'âge où l'on peut triompher de leurs séductions. Que diroit-on d'un homme qui près d'entreprendre un voyage long & pénible, loin de se corroborer par une nourriture saine, surchargeroit son estomac de mets affadissans ? C'est, selon moi, le cas d'un guerrier qui, dès l'entrée de sa carriere, se délecte aux descriptions de la vie champêtre, & fait son étude chérie, de cette philosophie douce, qui est peut-être la vraie route du bonheur ; mais dont il faut se défendre, quand on met sa gloire à affronter toutes les fatigues, tous les périls, la mort même. Que le paisible citoyen détrompé des chimeres de l'ambition, savoure la volupté dont ces tableaux sont la source, qu'ils le consolent de l'obscurité à laquelle il est réduit, qu'ils la lui fassent même chérir ; l'aliment qu'il donne à son ame est analogue à sa situation, il en augmente les charmes, il en

prévient les dégoûts. Anacréon, Racan, la Fare, ſoyez ſes ſeuls docteurs ; mais j'en voudrois d'autres, Madame, pour mon jeune pupille. Il ſent déjà avec tant d'énergie les déſagrémens de ſa profeſſion, ſon ame ſenſible répugne aux horreurs dont il ſera tôt ou tard le miniſtre que je dois redouter pour lui tout ce qui pourroit nourrir cette averſion. Plein de l'eſprit de ces ouvrages, il vient quelquefois dans ſon enthouſiaſme, m'en réciter des morceaux entiers. *Quels délices*, me dit-il enſuite, *on goûte à la campagne! Sans ambition, ſans projets, uniquement occupé à cultiver ſes champs, on eſt roi de ſon petit domaine, on trouve l'univers dans ſa famille.* Au fonds je ſens bien qu'il n'a pas tort, mais comme ſon état l'appelle à une autre deſtination, je lui repréſente que ce repos auquel il trouve tant de charmes, ne doit être dans un Gentilhomme que le prix des travaux ; que ce feroit peut-être à moi d'y aſpirer après trente ans de ſervice; mais qu'y penſer

à

à ſon âge, c'eſt ſe vouer à l'inutilité & à l'ennui qui en eſt tôt ou tard la ſuite. C'eſt ainſi, Madame, que je travaille à perfectionner dans M. votre fils, une éducation qui vous fait tant d'honneur ; & je me croirai trop payé de mes ſoins, ſi je parviens à juſtifier la confiance de la plus digne des meres.

Je ſuis avec reſpect, &c.



LETTRE XIII.

La Marquise à son Fils.

Réponse à la Lettre X.

20 Janvier.

TOUJOURS le même ton de misantropie. Je me flattois que vous vous en guéririez. Vous n'avez donc gueres fait attention à la lettre que je vous écrivis il y a quelque temps. *Les hommes*, me dites-vous, *ne valent pas la peine d'être recherchés.* On ne tient souvent de telles discours, que lorsqu'on mérite soi-même d'être délaissé. Je compare tous ces gens sombres & mécontens, aux plaideurs qui pour se dédomager de la perte de leurs procès accablent les Juges d'invectives. Je ne puis croire cependant que vous

ayez perdu le vôtre au Tribunal de la Société. Je ne veux mettre que ſur le compte de l'amour, le ton mélancolique dont Hortenſe & moi exigeons que vous vous corrigiez. Entendez-vous ; mon ami ! *Hortenſe* & moi ? Vous êtes déſeſpéré d'être éloigné de votre Couſine ; & loin d'elle tout vous déplaît. Voilà votre excuſe ; mais elle ne me ſatisfait pas. Formez-vous donc une raiſon plus douce, plus convenable à votre état actuel. Vous allez contracter l'habitude d'une humeur chagrine, & qui ſait ſi quelque jour Hortenſe n'aura point à en ſouffrir ? Quoique vous en puiſſiez dire : je trouve mauvais que vous renonciez à ces cercles qui vous ſemblent ſi frivoles. Le commerce du monde eſt néceſſaire à votre âge, ſur-tout quand on péche, par un peu de roideur & par l'excès de la franchiſe on cite, je le ſais, bien des jeunes gens amollis, corrômpus même par la Société des femmes ; mais c'eſt que la plûpar

du temps ils choisissent mal. S'il en est une bien folle, bien inconséquente, pourvu qu'elle ait quelques agrements, c'est la fleur à laquelle mes papillons portent leur hommage; vous avez plus de ressources qu'un autre, pour vous préserver d'un si mauvais exemple. Voyez donc la société; mais que ce soit la bonne, la meilleure, celle que fréquente un homme aussi respectable que Monsieur de Lansal. Ne cherissez pas tant la solitude. L'excès de son gout à peut-être plus d'inconvénients que celui de la dissipation. Il nourrit les chimeres, il aigrit l'humeur, il retarde l'expérience, il vous habitueroit à ces idées sombres dont vous voulez sûrement vous défaire puisqu'Hortense l'exige. Allons, plus de misantropie; faites graces au genre humain. Songez que M. de Lansal, que votre mere, qu'Hortense en font partie. Conservez vos excellens principes, qu'ils soient la regle, non la censure de votre conduite. peusez que vous ne feriez

pas tout le bien que vous pourriez, ſi en pratiquant la vertu, vous ne la faiſiez point aimer. Prêtez-lui tous les charmes dont elle eſt ſuſceptible. Adieu, mon ami, je finis en vous diſant comme, je ne ſais quel Philoſophe à l'un de ſes Diſciples, il faut ſacrifier aux graces.



LETTRE XIV.

Monsieur de SAINT-JUST à sa Fille.

Le 18 Février.

JE vous remercie, Mademoiselle, des jolies lettres que vous m'écrivez *, elles m'amusent; elles me servent de récréation au milieu des ennuieuses *paperasses* que je suis obligé de feuilleter; Madame de Saint-Just prétend que j'y trouve un plaisir infini. Elle se trompe bien; si je ne craignois que nos affaires n'en allassent plus mal, j'abandonnerois de grand cœur cette besogne à d'autres. Je dois pourtant me louer des peines que cela me coûte. Ta mere me mandoit hier que notre procès avance vers la fin. J'en suis enchanté. C'est pour vous, ma chere

* M. de Saint-Just n'ayant pas eu l'attention de les garder, on ne peut les faire connoître au Public.

enfant que nous travaillons. Ma femme ni moi, ne jouirons pas long-temps du bien que le jugement de notre affaire va nous assurer. Il doublera vos espérances; & Lnzigni sera bien aise de cette augmentation de dot. Cent mille écus de plus, sont un objet au moins! quoique le Marquis ne connoisse guères le prix de l'argent, & qu'il t'aime autant qu'il peut t'aimer, ce petit incident ne te fera point de tort. Il est toujours constant, n'est-ce pas; oh! je vois bien que le coquin veut me faire payer son guidon de Gendarmerie. Allons quand il lui plaira. Je suis à ses ordres. Adieu ma fille, je vous embrasse tendrement.



LETTRE XV.

La Marquise à Monsieur de SAINT-JUST.

Le 24 Février.

Nota. A la suite de plusieurs nouvelles écrites de la main de Mademoiselle de Saint-Just & que l'Editeur a cru devoir supprimer, on lit ces mots de Madame de Luzigny.

JE vous félicite, Monsieur, de l'heureuse tournure que prend votre affaire. Je n'ai pas besoin de vous dire que cette augmentation de fortune n'ajoutera rien aux sentiments de mon fils & aux miens. Je veux le bonheur de Luzigny. Votre aimable fille peut seule le faire; & quelque soit l'issue de votre procès, j'attacherai un prix infini à une alliance qui doit resserrer nos nœuds & cimenter la tendre amitié qui unit nos deux familles.

LETTRE XVI.

Le Marquis à sa Mère.

Le 6 Mars.

J'ARRIVE accablé de fatigues & d'ennui. Je ne puis me délasser, qu'en déposant mes plaintes dans votre sein, quel métier que cette profession des armes à laquelle on attache tant de considération ! que d'inutilités ! que de temps perdu ! il faut être automate pour le faire sans dégout. Quelles occupations pour un homme qui pense ! ah ! j'aurois bien pu laisser mon esprit auprès de vous & d'Hortense comme j'y ai laissé mon cœur. Les lumieres sont de trop dans un militaire qui n'est destiné qu'à un rôle subalterne. A quoi lui serviroient-elles ? A sentir tout le ridicule des loix puériles qu'on lui impose, à lui faire élever courageusement sa voix

contre la tirannie, ce n'eſt point là le compte de la plûpart des Chefs militaires de nos jours. Des yeux & de la docilité pendant la paix, des bras & du courage pendant la guerre, c'eſt tout ce qu'ils attendent de ceux qui rempliſſent les grades inférieurs. S'ennuier, obéir & ſe taire, ſont les ſeules tâches qu'on doive s'y preſcrire! oh! quant à la premiere on ne ſauroit la remplir plus exactement que je ne fais. Le pourrois-je autrement? Loin de vous, loin d'Hortenſe, & aſtreint aux devoirs les plus faſtidieux; reſpirer la moitié de la journée l'air infect & poudreux d'un manège, être en ſociété, ſuivie avec ſes chevaux; s'occuper des plus minces détails de ſa *tenue*, comme une jolie femme de ſa parure ...... Voilà ce qu'on appelle ſervir le Roi! Voilà le tribut auquel le préjugé aſtreint tout Gentilhomme à payer à ſa Patrie! *Il faut faire quelque choſe*, nous répete-t-il obſtinement. Eh! venez voir ce que nous faiſons & jugez ſi ce n'eſt pas moins que

rien. *Il ne faut point perdre le temps de sa jeunesse* ! Ah ! de grace, essayez d'inventer un moyen de le perdre plus complettement. Le Rentier le plus oisif, le plus inépte est un être moins inutile. S'il ne fait rien, du moins il ne fait pas de mal & le désœuvrement qui suit nos insipides devoirs, nous conduit presque naturellement à en faire. Oh! oui, ma mere, ce métier auquel j'aspirois avant de le connoître, m'inspire l'ennui le plus profond ; mais vous voulez que je le continue ? J'obéis ; la seule consolation que j'aie, c'est de savoir qu'en subissant mon sort, je fais vos volontés.

Encore si l'on voyoit devant soi une perspective qui pût dédommager d'un tems ainsi perdu ; mais non, que la guerre vienne mettre fin à notre oisiveté, tourner notre attention vers des objets plus importans, si nous gagnons au change, l'humanité y perd. Nous étions les jouets des caprices les plus puérils ; nous allons devenir les instrumens des caprices les plus cruels.

Nous n'étions qu'à plaindre, nous allons devenir redoutables. Et à qui ? A nos ſemblables ; à des malheureux qui n'ont d'autre tort à notre égard, que celui d'habiter au-delà de nos frontieres. Cette deſtination n'eſt-elle pas révoltante ? Qu'on a bien fait d'attacher de la gloire à la remplir ! Sans cela, quelle eſt l'ame ſenſible qui eût pu s'y réſoudre. Je frémis, toutes les fois que je me retrace les horreurs auxquelles je ſerai peut-être forcé de préſider. Que ſais-je, ſi moi qui aime tant ma mere & Hortenſe, je ne dois point quelque jour plonger mon épée dans le ſein d'un fils, dans le ſein d'un amant. Et nous oſons former des vœux pour que la guerre nous arrache à notre inaction ! Qu'elle dure à jamais. Il vaut mieux végéter dans l'obſcurité, que de cueillir des lauriers ſanglans. Il vaut mieux être oiſif que cruel. Il vaut mieux s'ennuyer que de faire des malheureux.

S'il y a un peu d'humeur dans le début de ma lettre, ne me le pardonne-

rez-vous pas ? La cauſe m'en ſemble ſi juſte! mais je vous ai confié mes peines, & en m'entretenant avec vous, je les oublie. Mon métier me paroît moins inſupportable. Pour vous complaire, je le ferai ſans dégoût, ou du moins je cacherai celui qu'il m'inſpire. M. de Lanſal m'en donnera le courage; il eſt ſi ſenſé, ſi honnête !... Un chef qui lui reſſembleroit, arrêteroit ſans effort toutes les plaintes que nous nous permettons. Il adouciroit les loix de la diſcipline, ſans la relâcher. Il feroit régner l'humanité, même au milieu des horreurs de la guerre. La tête la plus rébelle, fléchiroit docilement ſous ſon joug; ſon exemple, rendroit le cœur le plus féroce ſenſible au cri touchant de la nature. Il ſeroit en tout ſemblable à un Lieutenant-Colonel (M. de Beroncourt) que nous avons en garniſon avec nous. Ce digne Militaire inſpire au premier abord l'eſtime & le reſpect. Il a le talent ſi rare d'allier la douceur à la fermeté : ſous ſes ordres, on fait ſon devoir par goût & non pas par

contrainte. La plûpart des chefs voudroient voit d'humbles cliens dans tous les Officiers qui leur ſont ſoumis ; il n'y veut voir que des camarades, ſur leſquels il n'a que l'aſcendant de l'expérience. Pour les autres, les ſoldats ſont des eſpeces d'eſclaves ; pour lui, ce ſont des enfans d'autant plus chers, que leur ſort eſt plus triſte. Auſſi combien il eſt récompenſé des ſoins qu'il prend d'eux ! Dès qu'il paroît, vous voyez le ſourire du contentement ſur toutes les levres ; on l'entoure, il ſemble qu'on cherche à deviner ce qu'il paroît deſirer, & qu'on va ſe diſputer l'avantage de lui être utile. J'ai été pluſieurs fois témoin de ce touchant ſpectacle, & je me ſuis dit : ſi je pouvois eſpérer un pareil ſort, oh ! je fermerois les yeux ſur tant de minuties qui me dégoutent ! ſur tant d'horreurs qui me révoltent ! Végéter trente ans dans les grades ſubalternes, être criblé de cruelles bleſſures, ce ne ſeroit pas acheter trop cher, le bonheur de réunir à ce point, l'amour & la conſidération.

Il vient de recevoir une preuve bien éclatante de ces deux ſentimens de la part de ſes Officiers. Ils l'avoient invité à un grand repas avec leur Colonel, dont le caractère dur & les manieres hautaines reſſerrent tous ces cœurs qui ſe dilatent à l'aſpect de M. de Beroncourt. Vers la fin du repas, cet homme exemplaire en tout, qui ſait fermer reſpectueuſement les yeux ſur les défauts de ſes ſupérieurs & qui ne leur en rend pas moins tout ce qu'il leur doit, voulut porter à ſon Corps la ſanté du chef commun ; mais lui qui eſt accoutumé à trouver tout le monde docile au moindre acte de ſa volonté, ne cauſe point cette fois la plus légere émotion ; tous les ſpectateurs reſtent immobiles, un ſilence général eſt le ſeul ſigne d'improbation qu'on ſe permette. Celui qui le cauſoit eſt incorrigiblé, ſi une leçon auſſi énergique ne le change pas. M. de Beroncourt paroiſſoit fort déconcerté, lorſque le plus ancien Officier ſe leve & répare ce chagrin paſſager. C'eſt la ſanté de M. de

Beroncourt qu'il porte à ſes camarades : quelle révolution ſoudaine ! Chacun retrouve ſa voix pour exprimer ſon contentement. Le plancher retentit du nom de Beroncourt mille fois répété. C'eſt la ſanté de notre digne , de notre brave Lieutenant - Colonel que nous buvons. Tous s'empreſſent ; on eût dit qu'il s'agiſſoit du pere commun de toute l'aſſemblée.

Voilà à mon gré , le plus beau triomphe auquel un Militaire puiſſe aſpirer en tems de paix. Auſſi M. de Beroncourt en a-t-il été attendri juſqu'aux larmes. Larmes délicieuſes, ne vous répandrai-je jamais !

Ce ſont de tels hommes qui me réconcilieroient avec la ſociété, ſi vos conſeils & vos inſtances ne leur en épargnoient la peine. Je vois le monde davantage depuis quelque tems. J'y trouve même du plaiſir, parce que je crois vous en faire ; je crois plaire à Hortenſe.

Je ſuis avec reſpect, &c.

LETTRE XVII.

La Marquise à son Fils.

Le 13 Mars.

JE veux encore vous gronder, mon ami, mais pas aussi vivement que la derniere fois. Vous avouez qu'il y a un peu d'humeur dans le commencement de votre lettre, cet aveu me désarme ; & ce que vous me dites de M. de Beroncourt me prouve que vous êtes guéri de vos accès de mélancolie. On ne peut hair les hommes, quand on connoît comme vous, tout le prix de leur estime.

Il faut, me dites-vous, dans l'état militaire, lorsqu'on est destiné à un rôle subalterne, *s'ennuier*, *obéir* & *se taire*. Obéir, sans doute; n'y seriez-vous pas obligé en quelque classe que vous vous supposiez ? L'obéissance au pouvoir légitime, est le premier des devoirs dans

l'ordre ſocial. Vous le ſentez trop bien, pour que je m'abandonne à des raiſonnemens dont peut-être je me tirerois fort mal. Je vous rappellerai ſeulement, que c'eſt parmi les Militaires ſurtout que la ſoumiſſion aux loix eſt indiſpenſable. Eh ! où en ſerions-nous, ſi la portion des citoyens qui a toujours les armes à la main, venoit à méconnoître la néceſſité de la ſubordination? Obéiſſez-donc, mon fils, & même avec plaiſir. Donnez-en l'exemple à ceux que vous commandez; & ils obéiront à leur tour avec moins de répugnance.

Vous vous ennuyez? Mais c'eſt votre faute. A quoi vous ſervent donc vos connoiſſances. L'ennui eſt la punition des oiſifs & la maladie des ſots. Comment peut-on l'éprouver, lorſqu'on a de l'eſprit & le deſir de le cultiver par l'étude ? J'entends dire à tout le monde que l'art militaire eſt une ſcience très-vaſte & très-peu connue. Pourquoi ne feriez-vous point votre principale occupation de vous la rendre

familiere ? Ne feroit-ce pas dans le fonds, le premier & le plus légitime emploi des talens que vous avez reçu, fauf à partager vos loifirs entre la fociété & des lectures plus agréables. Car vous ne vous attendez point qu'une femme vous interdife les fleurs de la belle littérature. Croyez-moi, diftribuez fur ce plan les heures dont vous pouvez difpofer ; & demandez à M. de Lanfal, fi l'ennui peut empoifonner une vie ainfi occupée.

Vous étiez harraffé de fatigues, lorfque vous m'avez écrit, vous voïez tous les objets en noir ; vous avez déclamé contre votre état. Je vous le pardonne ; sûre que votre humeur une fois paffée, vous avez fenti le faux de vos raifonnemens. Il eft mille inftans dans la vie, où l'on eft livré à un dégoût qui s'étend fur tout ce qui nous environne ; l'exiftence même nous devient à charge : il n'eft perfonne qui n'ait éprouvé de ces inégalités ; mais l'ame fe remet bientôt dans fon af-

ſiette, pour peu que la raiſon ait encore quelqu'empire ſur nous.

Votre profeſſion vous-déplaît. *Les devoirs*, auxquels elle vous aſtreint, *vous ſemblent faſtidieux. Le rentier le plus oiſif, le plus inepte eſt à vos yeux un être moins inutile que vous.* Voilà le véritable ton du déclamateur. Vous mettre ce ſeul trait ſous les yeux, c'eſt vous en faire ſentir le faux & le ridicule. M. le Commandeur d'Oiſemont qui vous aime toujours beaucoup, & qui a lu votre lettre, me diſoit hier : « Le langage que vous tient M. de » Luzigni ne m'eſt point inconnu. C'eſt » celui de la plus grande partie des Offi» ciers. Ils éxagerent tous leurs peines, » leurs fatigues, ils ſe plaignent ſans ceſſe, » & ce qui vous étonnera, c'eſt que j'en » ai peu vus qui ne fuſſent déſeſpérés » d'avoir quitté le ſervice. Ce ſont pour » la plûpart des amans chagrins, qui ju» rent mille fois par jour, de devenir in» fideles, & qui éprouveroient la plus » vive douleur ſi on briſoit leurs chaînes.

» Pendant la paix, ceux qui ont fait la » guerre, rougiſſent de revenir aux élé» mens d'un art où ils ſe ſont diſtingués » au prix de leur ſang : les jeunes gens » qui ne ſentent pas le rapport qu'il y a » entre les grandes opérations d'une cam» pagne, & les détails auxquels on les » ſoumet dans leurs garniſons, s'en indi» gnent, & l'ennui ſuccede au mépris qu'ils » conçoivent pour leur état ».

Je ne vous dirai point trivialement ; *il faut faire quelque choſe, il ne faut pas perdre ſa jeuneſſe.* Je vous rappellerai l'obligation qui vous lie envers l'état comme citoyen, & comme citoyen opulent & diſtingué par votre naiſſance. Le ſoin qu'il prend de conſerver vos poſſeſſions, les priviléges, les honneurs ſurtout qu'il accorde à votre famille, vous font à chaque inſtant contracter avec lui une dette que vous devez reſpecter. En vain m'objecteriez-vous que vous l'aurez payée en vous bornant à améliorer vos biens ; en élevant pour lui

les rejettons d'une union légitime. L'État en demande autant de chacun de ses enfans ; mais vous qu'il distingue, à qui il accorde une des premieres places dans la société, vous lui devez bien davantage ; ce n'est que par les plus généreux sacrifices que vous pouvez vous acquitter. Deux carrieres s'ouvroient devant vous ; celle de la robe & celle des armes. Vous avez choisi celle-ci : suivez-donc votre vocation. Il n'est plus tems de regarder en arriere, ou renoncez aux avantages que vous avez reçus en naissant, ou indemnisez-nous, vous diront vos concitoyens, des avances que nous vous avons faites.

Ne croyez pas que la patrie soit une maitresse sévere, une créanciere impitoyable, c'est une mere tendre qui vous saura gré des services mêmes que vous êtes obligé de lui rendre ; de nouveaux bienfaits en feront le prix. Voyez M. de Beroncourt ; son mérite l'a avancé, il est chéri & respecté de tous ceux

qui le connoiſſent ; & cependant il n'a fait que ſon devoir : combien il en eſt récompenſé. Les triomphes, ſelon vos expreſſions, viennent le chercher juſqu'au ſein de la paix.

Il eſt d'autres triomphes moins doux, mais plus brillans encore que ceux dont vous me parlez ; ceux que l'on brigue en tems de guerre. Ils ſont odieux aux philoſophes, vous vous les retracez avec horreur. Hélas! ſi nous ſortions de cette paix dont les loiſirs vous peſent, ô ! mon fils, je vous verrois voler avec tranſport au-devant de tous les dangers. Senſible à la pitié, vous frémiriez des ſcenes ſanglantes que vous auriez ſous les yeux ; plus ſenſible à l'honneur, vous vous expoſeriez à tout pour mériter d'être diſtingué, & moi je ſerois forcée d'applaudir à cette paſſion fatale. Ah ! c'eſt pour une mère, que la guerre eſt le premier des maux. Vous pourrez ſortir ſain & ſauf de toutes les batailles où vous vous trouverez; il ne s'en donnera aucune, où je n'aie

autant à souffrir que celui de vos soldats le plus grievement blessé. Eh ! que sont les maux du corps auprès de ceux de l'ame? Dans la chaleur du combat, enivré par l'amour de la gloire, vous oublierez (& je vous y exhorte en mère courageuse) vous oublierez tout ce qui vous attache à la vie, vous mettrez votre honneur à affronter la mort. Et moi, mon enfant, quelle comparaison !.... Je m'arrête, je ne veux pas qu'un tel tableau puisse affoiblir votre valeur. Je fais des vœux bien sinceres pour que la paix soit éternelle. Si le Ciel les rejette, je n'aurai point cette magnanimité des Dames de Lacédémone & de Rome ; mais sûre que vous ferez votre devoir, je me résigne d'avance à tous les évènemens & je me dis, il est affreux d'égorger ses semblables ; il est cruel de réduire une mère au désespoir ; mais il est beau de défendre sa patrie. Je sens que les larmes me gagnent. Adieu Luzigni, adieu mon fils, mon cher fils.

LETTRE XVIII.

Le Marquis à sa Mere.

Le 20 Mars.

QUELLE lettre vous m'avez écrite ! ô ! la plus tendre des meres ! Combien ſous votre plume la raiſon eſt aimable & touchante ! il n'eſt aucune de vos expreſſions qui n'ait pénétré juſqu'à mon cœur. Vous m'avez attendri juſqu'au larmes vous avez plus fait encore, vous m'avez donné une force qui me manquoit. Mon état ceſſe de m'être odieux. Cependant je viens d'être témoin d'une ſcène d'horreur qui eût pu ébranler mes bonnes réſolutions;mais je me ſuis rappellé votre lettre, j'ai gémi ſur le ſort de la malheureuſe humanité,& je me ſuis réſigné au mien. Je vous ai promis de ſuivre conſtament la carrière dans laquelle je ſuis entré ; puis-je oublier ma promeſſe. Ah ! ce ſeroit aujour-

d'hui;si cela étoit encore en mon pouvoir. C'est peu d'égorger des hommes qui ne nous ont fait aucun mal, mais qui vivent sous d'autres loix que les nôtres; notre barbarie s'étend jusques sur nos compatriotes; car n'est-ce pas être barbare que d'arracher à des travaux utiles, que d'arracher des bras d'une mere, un jeune citoyen qui remplit paisiblement dans son village sa tâche envers l'État. Tel étoit l'infortuné qui m'a donné le spectacle le plus touchant. Victime d'un moment d'imprudence & de la coupable supercherie d'un recruteur, il avoit quitté ses parens dont il étoit l'unique soutien, pour s'enrôler sous les drapeaux d'un des régimens que nous avons ici. Il ne fut pas longtems à s'en repentir. Il y avoit deux ans qu'il languissoit sous les chaînes qu'on lui avoit imposées contre son gré. Il apprend que son malheureux pere vient de finir ses jours; on lui mande que le chagrin qu'il lui a causé en a avancé le terme, que sa mere est inconsolable,

qu'elle ſuivra dans peu ſon époux ſi elle tarde à revoir ſon fils. Le jeune-homme fond en larmes ; (je tiens tous ces détails de témoins oculaires, je les ai crus précieux pour une ame telle que la vôtre) il va ſupplier ſes chefs de lui accorder un congé *. Il les trouve inexorables. Déſeſpéré, il part, bien décidé, dit-il à un de ſes camarades, d'être de retour avant un mois. Son abſence eſt bientôt connue. Il eſt arrêté à dix lieues d'ici, & un Conſeil de guerre le condamne à la mort. N'allez point vous indigner contre les membres de ce Conſeil ; en pareil cas ils ne peuvent avoir que l'inflexibilité de la loi, qui n'eſt malheureuſement que trop poſitive. Ils gémiſſent intérieurement ; ils excuſent tout bas le coupable, mais prononcent l'arrêt fatal. Leur victime alloit donc être immolée ce matin. Son ſort

* Cette lettre étoit écrite avant l'ordonnance concernant les Déſerteurs, dont l'humanité eſt redevable à Louis XVI.

avoit intéressé toute la ville. J'ai vu toutes les meres sanglotter à l'aspect de cet infortuné. Il ne s'occupoit que de la sienne en ces tristes momens. Elle en mourra, disoit-il, elle en mourra. On ne remarquoit point dans ses traits le désespoir du crime ; mais l'accablement profond d'un fils sensible, qui alloit faire le malheur de sa famille. On voyoit qu'il regrettoit plus sa mere que la vie. Il avoit fendu la presse. Il étoit sur la place destinée à l'exécution : on lui avoit bandé les yeux. Ses camarades tremblans alloient faire vôler contre lui le plomb mortel. Tout à coup, le morne silence qui régnoit dans l'assemblée est interrompu. On entend des cris & le bruit d'un carosse qui arrive rapidement ; c'étoit celui de la Marquise de T., femme du Colonel de ce malheureux jeune-homme ; elle apporte sa grace, le mot de *grace*, *grace*, est aussi-tôt répété de bouche en bouche, avec des transports de joie. On eût dit que chacun des assistans venoit de sauver son fils

ou son frere. On se presse autour de lui ; on l'accable de largesses. Cette premiere émotion fut si vive, qu'il en perdit l'usage de ses sens. En les recouvrant, son premier soupir fut pour sa mere. Madame de T. eut bien de la peine à percer la foule & à pénétrer jusqu'à lui. Dès qu'il l'apperçoit, il se jette à ses pieds. Cette Dame qui aux agrémens les plus piquans, joint l'ame la plus sensible, le releve avec bonté, le conduit à sa voiture, l'y place à ses côté & retourne à son Hôtel aux acclamations de tout le peuple. C'étoit elle qui avoit pressé son mari d'obtenir la grace de cet infortuné. On l'avoit reçue la veille. Elle avoit brigué le plaisir de la lui annoncer. On y avoit mis pour condition que le coupable subiroit toutes les horreurs qui précedent la mort ; qu'il en avoit coûté à Madame de T. d'attendre pendant vingt-quatre heures le moment de sauver un misérable ! Elle ne s'en est pas tenue là. Elle a pris soin de rassurer celui qu'elle avoit délivré

Et se charge de lui solliciter un congé. Il vouloit que l'argent qu'il avoit reçu fut pour sa mere. Madame de T. a doublé la somme, & s'est engagée à faire passer le tout à sa destination. Je pourrois me livrer sur cette avanture à des réflexions qui ne seroient que trop fondées. Je pourrois me récrier sur la maniere odieuse dont on recrute nos armées ; sur les fraudes & les violences que se permettent impunément ceux qui en sont chargés : sur la barbarie qu'il y a à punir de mort des malheureux qui échappent à un joug que souvent on leur a imposé par force & qu'on appesantit de peur qu'ils ne le secouent, sans s'appercevoir qu'on produit un effet tout contraire. Je pourrois m'élever contre tant de cruelles inconséquences dont je suis témoin chaque jour ; mais je ne veux pas troubler l'attendrissement que mon récit vous causera peut-être.

Je suis avec respect,



LETTRE XIX.

Hortense au Marquis.

Le 26 Mars.

Vous nous avez fait frémir, Monſieur; mais que nous vous avons ſu gré du dénouement qui a terminé nos allarmes! Ma tante & moi avons partagé les impreſſions de tous les aſſiſtans. L'infortuné! il a penſé perdre la vie, parce qu'il aimoit trop ſa mere. Quand on a pris le parti des armes, il faut donc renoncer aux ſentimens de la nature? Ah! ſi cela étoit, je me liguerois avec vous contre Madame de Luzigni pour vous le faire quitter. Mais heureuſement vous êtes loin de cette funeſte inſenſibilité, tout dans votre lettre l'annonce, & l'on n'a point à craindre que le ſpectacle des horreurs de la guerre puiſſe endurcir votre ame. Comment! il n'y avoit pas moyen de ſauver ce malheu-

reux déſerteur ſans recourir à la Cour ? Ah ! pour moi ſi j'avois été l'un des juges, je n'aurois point voulu prononcer l'arrêt. On auroit pu me punir, m'ôter mon emploi, on ne m'eût pas forcé d'être barbare. Je raiſonne peut-être de tout cela en femme qui n'entend rien à vos loix; vous pouvez rire de mes fauſſes idées, mais mon cœur demande graçe pour mon ignorance.



LETTRE XX.

Monſieur de LANSAL *à la Marquiſe.*

2 Avril.

Je vais être indiſcret, commettre même une eſpèce de trahiſon; mais c'eſt un triomphe de mon jeune Eleve que j'ai à célébrer. Ne ſuis-je pas excuſable? Le Marquis m'a bien dit: « De grace, qu'on » ignore ma faute; qu'Hortenſe ſur-tout » n'en ſache rien. Oh! ſi elle le ſait, je » ſuis inconſolable, je ſuis perdu «. Je lui ai promis qu'elle l'ignoreroit, c'eſt à vous, Madame, à remplir mon engagement, en lui taiſant la victoire qu'elle vient de remporter: elle eſt complette, & d'autant plus glorieuſe, qu'elle a été plus diſputée, qu'Hortenſe eſt à cent lieues; que ſa rivale eſt ſéduiſante, & que le Marquis eſt dans l'ivreſſe de ſes ſens.

Une jeune Actrice plus décente qu'on ne l'eſt communément dans cet état, paroiſſoit avoir intereſſé M. de Luzigni moins encore par ſes charmes, que par ſes talens. Il aime la déclamation & pour cultiver cet art il préféroit depuis quelque temps ſes leçons, à celles d'un grave rival de Briſſart que nous avons ici *. Il eſt des choſes que le Mentor le plus vigilant ne doit point appercevoir, cette préférence étoit fort innocente, je voyois d'ailleurs que la ſociété de cette femme donnoit à notre jeune miſantrope une certaine aménité dont je ne le croyois pas ſuſceptible. Félicitons-nous de l'effet, me diſois-je, ſans rien craindre de la cauſe, je connois ſon cœur ; il eſt en ſûreté. Le goût de M. de Luzigni pour la jeune Melpomène ſe décidoit cependant davantage chaque jour. Il briguoit les places voiſines du théatre dès qu'elle avoit un

---

* M. Aufreſne, célèbre acteur qui a longtems habité Strasbourg.

rôle. Il ſacrifioit le plaiſir de l'illuſion à celui de la voir de plus près. Tout étoit charmant pour lui dans cette belle bouche. Il avoit l'air d'applaudir à l'auteur ; mais moi qui ai étudié ſa phiſionomie, j'y liſois que c'étoit uniquement à l'actrice. Lorſqu'on exaltoit ſes talens, il rougiſſoit comme s'il eût eu part à l'éloge. Si on la critiquoit & qu'il ne pût la défendre avec ſuccès : Elle ſe formera, diſoit-il, elle eſt ſi jeune ! titre charmant à l'indulgence ! il ne s'appercevoit pas que ce titre produiſoit dans ſon cœur un autre ſentiment. L'actrice plus clair-voyante avoit ſoin de le nourrir. Enchaîner ce fier Hippolyte, lui paroiſſoit un triomphe flatteur pour ſa vanité. Je veux bien préſumer qu'elle n'avoit point d'autre vues, ou que du moins elle a eu l'adreſſe de les diſſimuler à ſon eſclave. Car voilà depuis quelques jours, ce qu'étoit le Marquis & il l'ignoroit. J'ai voulu le ménager. J'ai fait mes remarques en ſilence. En les lui découvrant il eut ſal-

ſu les accompagner de reproches, il ne les méritoit pas alors & il eſt quelquefois dangereux de marquer de la méfiance aux jeunes-gens ſur les diſpoſitions de leur cœur : j'aurois parié, d'ailleurs, qu'il n'avoit point parlé de ſa flamme; cet aveu l'eut trop fait rougir. D'un autre côté une jeune actrice pleine de talens, déployant tout le manège d'une coquetterie décente, parlant le langage du ſentiment & dépouillant l'amour de tout ce qui peut faire paroître cette paſſion groſſiere aux ames délicates, une telle ſyrène me ſembloit redoutable, au moins pour la tête ardente de mon pupile. En-vain me diſois-je avec l'un des plus ingénieux de nos Poëtes. *

Efforts dangereux d'une belle,
L'amour peut vous rendre impuiſſans,
Et le cœur d'un amant fidèle
Échappe au preſtige des ſens.

Pluſieurs indices m'annonçoient que le cœur du Marquis alloit céder à l'impétuo-

* Le C. de Bernis.

ſité de ſes ſens. Je le voyois dans un trouble qui annonçoit , non une paſſion malheureuſe , après la jouiſſance , mais une paſſion produiſant des remords même avant d'être ſatisfaite. Je devinois ſes combats intérieurs. Je crus enfin devoir parler pour aſſurer ſon triomphe. J'entrai avec ce deſſein hier dans ſa chambre. Il étoit ſi ému que d'abord il ne m'apperçut point. Une lettre qu'il venoit de cacheter étoit ſur ſa table. Il ſe promenoit à grand pas & à ſon agitation , j'imaginai d'abord qu'il recitoit un rôle. J'en fus preſque convaincu quand je l'entendis dire avec force : *non tu ne partiras point ;* mais le nom d'Hortenſe prononcé d'un ſon de voix attendri, me tira d'erreur. Je l'appellai ; il ſe retourna avec vivacité & ſans me donner le tems de le queſtionner il ſe précipite dans mes bras & s'écrie : ah ! mon pere, venez m'aider. J'ai beſoin de votre ſécours. Sauvez - moi d'un crime , d'un parjure. Une fatale paſſion alloit m'égarer. Je ſen

tois mon cœur céder à ſa violence ; mais au fonds de ce cœur l'image d'Hortenſe me reprochoit l'infidélité dont j'allois me ſouiller & pour qui ? .... Apprenez ... Je vous entends mon ami, ai-je repris d'un air tranquille. Je connoiſſois votre ſituation. Elle ne m'allarmoit pas encore. Un goût leger, le caprice des ſens, ne peuvent avoir des ſuites dangereuſes, lorſque l'on a comme vous, des principes ſolides d'honnêteté. Vous vous exagerez votre état. — Oh ! non, Monſieur, non. Il eſt deſeſpéré ſi vous ne ſecondez ma foibleſſe. Emparez-vous de ce fatal billet, auteur de mon crime, déchirez à mes yeux cette lettre coupable qui devoit lui ſervir de réponſe. Ne m'épargnez point ; vengez Hortenſe en m'humiliant, en m'affligeant. Je mérite de la perdre ; mais je vous en conjure, qu'elle ignore mon égarement, ou bien vous me mettez au déſeſpoir. Je le lui ai promis. Je l'ai raſſuré, conſolé, j'ai ouvert le billet. Il étoit conçu dans les termes les plus

passionnés. Mon pupile avoit fait la conquête la plus entiere. On en convenoit dans ce dangereux écrit. Une premiere lecture lui avoit tourné la tête, c'est dans un premier transport qu'il avoit écrit sa lettre ; tout y annonçoit le défaut de réflexion, bien plus que le sentiment. Je suis arrivé au moment où la raison, où le veritable amour rentroient dans leurs droits ; & j'ai fort peu contribué à leur triomphe : il ne doit être attribué qu'à l'ame honnête & sensible du Marquis. Quand même il auroit consommé sa faute, il ne la sentiroit pas plus vivement, il a pris la déclamation en horreur, il ne veut plus aller au Spectacle qu'il ne soit parfaitement guéri. Ces remedes violents feroient croire que le mal l'étoit ; mais il s'est fait illusion à lui-même. C'est la pureté de son premier amour qui lui exagere ses torts. Je les lui ai déja pardonnés, je fais bien plus, je l'en aime, je l'en estime davantage.

J'ai été le voir ce matin, il avoit paſſé une nuit plus calme que la précédente. « On eſt ſi tranquille, m'a-t-il dit, quand » on eſt rendu à la vertu. L'ivreſſe qui » agitoit mes ſens, le remord qui déja » me devoroit, m'avoit ôté la paix de » l'ame ! mon ſacrifice me l'a fait recou» vrer. Avoûrai-je à ma honte qu'il m'a » beaucoup coûté ? ...... Combien cet hu» miliant aveu offenſe mon Hortenſe.... « Il m'a fallu lui répéter ma promeſſe de ne pas l'en inſtruire. La crainte qu'il en a, fait bien honneur à l'un & à l'autre. Le Marquis ne redouteroit point tant Mademoiſelle de Saint-Juſt s'il l'aimoit moins. M'objectera-t-on qu'une actrice a pu lui diſputer un moment le cœur de mon pupile, je répondrai que ce n'eſt pas connoître celui d'un jeune homme, que d'ignorer qu'il peut allier un goût paſſager & même vif, à une paſſion beaucoup plus ſérieuſe à laquelle l'abſence a fait perdre quelque choſe de ſon empire ſur les ſens. Je regarde donc, Madame,

la scène dont j'ai été témoin, comme un des beaux moments de la jeunesse du Marquis. Elle prouve que ce n'est point à l'apathie qu'il doit sa sagesse précoce, & à son âge, la fidélité est toujours méritoire. Triomphons l'un & l'autre, notre cause est commune. Dans un siècle, dans une profession, à un âge où l'on se pique d'être corrompu. Vous avez un fils, & moi, Madame, un éleve vertueux.

Je suis avec respect, &c.



LETTRE XXI.

Le Marquis à sa Mère.

Le 4 Avril.

Je relis, sans cesse, votre derniere lettre, elle a fait sur moi une profonde impression ; le moyen de ne pas se rendre aux arguments d'une mere, qui emprunte tour à tour le langage de la raison & de la sensibilité, qui balance l'une par l'autre & me donne l'exemple d'une résignation qui doit me couter moins qu'à elle. Que vous avez du souffrir en écrivant ces sages conseils que je médite chaque jour, je les suivrai fidèlement, je subirai mon sort, je ne murmurerai plus. Je fais déjà des essais de ma docilité en vivant moins retiré du monde. Il me semble plus supportable depuis que je sais vous obeir en le fréquentant. La sagesse & la réflexion y trouvent toujours des

objets dignes d'elle, la malignité des aliments, l'ennui même des diverſions. Je n'ai pas beſoin de vous dire lequel de ces motifs m'y conduira.

J'entrevois un autre avantage dans ce nouvel emploi de mes moments, il rendra plus rares mes ſéances au ſpectacle, & j'en ſuis enchanté. Je m'étois livré à ce goût avec trop d'ardeur. C'eſt un des plus nobles qu'on puiſſe ſe permettre; mais il s'émouſſe comme tous les autres; & je veux économiſer mes plaiſirs de maniere qu'ils conſervent pour moi leurs attraits juſqu'à l'âge le plus avancé. D'ailleurs celui de la comédie à quelques inconvenients; & ſans vouloir diſſerter ſur une matiere où l'on a, je crois, épuiſſé le pour & le contre, je ſoutiens que le théatre n'eſt pas ſans dangers pour les mœurs, quelque épuré qu'il ſoit. Je dirai mieux, les graces décentes dont on y revêt la vertu, font ſur mes ſens une impreſſion plus dangereuſe que le badinage le plus licentieux & je ſuis bien moins ému à *la Fille*

Capitaine, qu'à *la Jeune Indienne*. Les Héroines qu'on produit sur la scène, ont beau être les organes de la vertu; c'est par les sens qu'elles en inspirent le goût, & la volupté s'insinue dans l'ame par la même voie. Tout en exprimant, avec énergie, des sentimens, de pudeur & de retenue, elles ne négligent point les moyens de nous séduire, de nous enflâmer; & lorsqu'on leur apporte un cœur bouillant & sans expérience, la morale glisse & l'impression physique reste. Heureusement j'ai des préservatifs contre une séduction qui ne me paroît à craindre que pour ceux qui n'en sont pas munis; c'est du port que j'apperçois les naufrages. Je n'ai point à leur aspect l'indifférence injurieuse qu'inspire quelquefois la sécurité. Le cœur est si souvent dupe des yeux! nous sommes en général si foibles: mais ne puis-je avoir des yeux que pour Hortense! puis-je partager un cœur où elle règne par l'amour le plus tendre & le plus honnête.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE XXII.

La Marquiſe à M. de LANSAL.

10 Avril.

QUE je vous ſçais gré de votre indiſcretion, Monſieur, combien la victoire que mon fils a remportée me ſemble glorieuſe ! elle me rend, s'il eſt poſſible, cet enfant encore plus cher. A ſon âge, Monſieur, à ſon âge réſiſter aux charmes d'une Circée telle que vous me la dépeignez ! je voudrois que Mademoiſelle de Saint-Juſt pût lire votre lettre .... Mais elle la lira, je la conſerverai comme un monument de l'amour de mon fils ; & quand il ſeront unis je la lui montrerai.

Je ſuis bien de votre avis, & loin de blâmer Luzigni d'avoir balancé entre ſa couſine & une Actrice charmante, j'eſtime d'autant plus ſa victoire, qu'elle lui

a plus coûté & qu'il a été plus près de ſuccomber. Une vertu inébranlable dans un jeune homme de dix-neuf ans, m'auroit moins attendrie.

Une Comédienne rivale de l'aimable Hortenſe ! j'en ſuis cependant étonnée. Que les femmes de cette claſſe ſont dangereuſes ! celle dont vous me parlez, Monſieur, a les apparences de l'honnêté : elle n'en eſt que plus à craindre ; & Luzigni eſt trop heureux d'avoir réſiſté à ſes ſéductions. Je ſuis ravie qu'il ait connu le péril. Une telle leçon le rendra plus circonſpect. A ſon âge, ſouvent on ne péche que par ignorance ; mais que cette ignorance eſt funeſte. Helas ! combien de jeunes gens moins imprudents encore, ont été les victimes de leur étourderie, bien plus que de leur amour.



LETTRE XXIII.

La Marquiſe à ſon Fils.

15 Avril.

J'ai réfléchi plus d'une fois, mon ami, à vos murmures ſur votre profeſſion. J'en ai cauſé avec des militaires reſpectables autant qu'éclairés, je comptois être leur interprête dans une longue lettre que j'avois preparée, j'y étois occupée lorſque le Commandeur d'Oiſemont eſt venu m'interrompre. Sa viſite m'a fort étonnée ; il étoit en grand deuil, j'ai cru qu'il alloit m'annoncer la mort de ſon frere, l'Abbé de Réville, qu'on m'avoit dit malade. J'ai été heureuſement détrompée, le deuil qu'il porte eſt celui du vieux Marquis de Bloſſage, dont il eſt exécuteur teſtamentaire. Cet ancien Officier avoit raſſemblé il y a un an, pour

l'inſtruction de ſes deux fils, quelques réflexions ſur pluſieurs objets qui concernent votre état. Ils s'en plaignoient appparemment comme vous ; & je croirois aſſez que ces réflexions ont pu mettre fin à leurs plaintes. Le Commandeur a trouvé ce petit ouvrage parmi les papiers du pere, il a cru qu'il pourroit vous être néceſſaire, en a fait faire une copie & il me l'a laiſſée pour vous l'envoyer. * Je viens de la lire & j'ai cru devoir la ſubſtituer à la lettre que je vous écrivois. Ces réflexions m'ont paru très-ſenſées ; il y regne ce déſordre d'un homme honnête & ſenſible, qui laiſſe courir ſa plume au gré des mouvemens de ſon cœur. Je deſire qu'elles vous plaiſent & que vous vous conformiez aux bons principes que ce vertueux pere donne à ſes enfans.

* Quelques ſoins qu'ait pris l'Éditeur, il n'a pû encore ſe procurer une copie de cet excélent mémoire qu'il eut été très empreſſé de faire connoître au public.

Votre

Votre Chevalier de Verſol vient toujours ici de tems en tems, ainſi que le Conſeiller de Priville, qui m'a bien prié de le rappeller à votre ſouvenir. Au moins ne ſoyez plus jaloux de lui : ſes aſſiduités ſont ſans conſéquence, je le ſais engagé ailleurs. Mademoiſelle de Saint-Juſt vouloit vous écrire aujourd'hui, mais elle eſt occupée à répondre à une lettre de Madame ſa mere, qui lui apprend que leur procès ſera jugé ſous peu de jours.



LETTRE XXIV.

M. de LANSAL *à la Marquiſe.*

18 Avril.

MADAME,

DEPUIS la ſcène vive que j'ai eu l'honneur de vous raconter, M. de Luzigni eſt changé à quelques égards, & c'eſt à ſon avantage. Tous les jours il me ſacrifie quelques-unes de ſes préventions. Je l'ai ſurpris dévorant les Commentaires de Céſar, il m'a demandé Polybe, nous allons en faire un petit Folard. Il n'a plus avec ſes chefs cette froideur hautaine qui approche de l'indocilité, & il renonce quelquefois d'aſſez bonne grace à ſes opinions. Il n'y a guère que ſa vivacité à laquelle je n'apperçoive pas de changemens, mais elle tient à de ſi belles qualités, que je ne m'en plaindrois point

ſi elle n'avoit dans notre état de ſi cruelles ſuites. C'eſt à elle que tiennent par exemple, ſa grande ſenſibilité quand il voit ſouffrir, ſon empreſſement à réparer les fautes qu'il commet par imprudence, ſon raviſſement quand il peut obliger quelqu'un ou ſoulager un malheureux. Au fonds, Madame, ce ſont-là les vraies vertus ; & elles demandent grace, pour bien des imperfections. Nous avons eu ces jours derniers pluſieurs preuves de la bonté & de la nobleſſe de ſon cœur. Voici ſurtout un trait, dont je vous dois le récit.

Avant-hier la converſation tomba ſur une matiere de politique ; un de mes Camarades, un de ces vieux militaires pleins d'honneur & de loyauté, mais manquant des premieres connoiſſances qui font l'homme inſtruit, voulut raiſonner & s'en tira mal : il articula des faits ſans fondement ; employa des arguments qui n'étoient ni éloquents ni ſans réplique. Le Marquis bien ſûr de ce qu'il avançoit, le contredit avec cette chaleur qu'il

penſe devoir en toute occaſion à la vérité. Le vieil Officier fut embarraſſé, humilié. Le Marquis s'en apperçut, mais il étoit trop animé pour reparer ſa faute. Quelques heures après, elle lui cauſa des remords ; il vint me les confier & me demander conſeil. Je fus d'avis qu'il allât trouver l'Officier en particulier, qu'il lui témoignât avec cette déférence qu'un jeune homme doit à ſes anciens, qu'il étoit fâché que ſon opiniâtreté l'eût offenſé. Ma propoſition parut être reçue avec répugnance ; il me quitta, ſans avoir pris de parti.

Comme je crois pouvoir l'abandonner toujours ſans inconvéniens, à ſa raiſon & à ſon bon cœur, je n'exige jamais rien de lui. Je le laiſſai donc partir ſans lui témoigner mon mécontentement. Le ſoir je rencontrai l'Officier qu'il avoit contrarié ; je le mis à même de me parler de la viſite de Luzigni, ſon ſilence me fit juger qu'elle avoit été omiſe. Je conviens que je commençois à être un peu indiſpoſé contre lui. Nous nous trouvâmes

tous les trois à souper, le Marquis fut d'abord taciturne, ce que j'attribuai à un peu d'humeur; mais quel fut ma surprise de le voir profiter d'un moment de silence, pour dire au vieux Militaire; » J'ai réfléchi, Monsieur, sur la maniere » dont j'en ai agi avec vous ce matin; » je me suis avoué, & je vous avoue à » présent que j'ai eu tort. Ma faute a été » publique, je n'ai pas cru que de simples excuses dans un tête à tête, pussent suffire pour la réparer. Je vous en » fais donc l'aveu devant les témoins de » mon indiscrette vivacité, & je vous » supplie de l'oublier ». Vous ne concevez pas, Madame, le changement que ce peu de mots a fait sur l'ancien Officier. Il est venu embrasser le Marquis avec la plus franche cordialité. C'est beaucoup trop, lui a-t-il dit d'un ton de voix attendri, c'est beaucoup trop pour un moment d'inattention; votre âge, vos connoissances, votre honnêteté ordinaire vous excusent de reste. Cet homme respectable sera

déformais un de fes plus zélés partifans, & tous les témoins de cette noble réparation, ont conçu du cœur de M. votre fils une idée auffi favorable, que celle qu'ils avoient déjà de fon efprit.

Je fuis avec refpect, Madame, &c.



LETTRE XXV.

Le Marquis à sa Mere.

Le 25 Avril.

J'AI reçu votre lettre & le mémoire qui y étoit joint, je l'ai lu avec avidité & je le méditerai avec attention; il contient les sentimens dont le digne M. de Lansal est pénétré, & ceux que mon pere s'efforçoit de m'inspirer. Je vois que le nombre des Militaires humains & raisonnables n'est pas si petit que je le croyois : cette considération redouble en moi le desir & l'espoir de l'augmenter.

Ceux de nos camarades que l'hyver a rendu à leurs familles & à leurs affaires, sont bien près de voir finir les jours de leur repos. J'attends impatiemment le retour de tous ces Officiers. Alors je m'entretiendrai avec quelqu'un qui vous aura entendu parler. Hélas ! ma mere, je suis si éloi-

gné de pouvoir vous entendre moi, & il eſt tant de détails précieux pour le cœur d'un fils, qui ne ſauroient trouver place dans une lettre. Oh ! que j'envie le ſort de ceux qui vous remettent les miennes..... Que j'envie, ſurtout, le ſort du Chevalier de Verſol ! Auſſi avec quel plaiſir je le reverrai ! Sa préſence me fera oublier tous les chagrins qu'il m'a cauſé. Il me parlera de ma mere & d'Hortenſe ! Cependant ſi j'étois le maître de vous choiſir un interprête, ce ne ſeroit pas M. de Verſol.



LETTRE XXVI.

Madame de SAINT-JUST à la Marquise.

30 Avril.

FELICITEZ-MOI, Madame, je vais vous revoir, embrasser mon Hortense. J'ai gagné mon procès. Je ne mets cette bonne nouvelle qu'en seconde ligne. D'abord je m'y attendois & puis sans vouloir faire l'éloge de ma sensibilité, les jouissances de la tendresse sont pour moi, bien audessus de celles de la fortune.

M. de Saint-Just a pris cette nouvelle un peu plus chaudement. C'est que toute vue d'intérêt à part, le gain de son procès est un vrai triomphe pour sa vanité. Il s'étoit donné tant de peines, aussi est-il enthousiasmé de ce succès. Sa gaieté naturelle a redoublé depuis cette époque,

il a oublié ses infirmités, & sent renaître ses forces pour visiter la nouvelle terre qui nous a été adjugée. Elle est presque sur ma route & nous devons nous y trouver ensemble dans huit jours. Je la connois déja un peu, elle est au fonds de l'Auvergne, dans une situation tout-à-fait pittoresque ; à mi-côte sur une haute montagne, & à l'entrée d'une large vallée embellie par de gras pâturages. Des chaumieres y sont éparses ça & là ; & des ruisseaux *d'une eau limpide y coulent sur des cailloux*, avec ce que les Poëtes appellent *un doux murmure*. Clerfontaine n'est rien auprès. Oh! Luzigni en raffolera. Je ne desespere point qu'il vienne s'y ensevelir pendant un de ses semestres. Il paroît toutesfois un peu réconcilié avec le monde, ses lettres l'annoncent ; je vous disois bien que cette aversion ne pouvoit durer. Je crois en général, tous ses sentiments plus vifs que profonds. Cela n'effraie-t-il pas

Hortenſe ? Oh ! non, le voyage de Metz a dû la raſſurer .... Adieu, Madame. Bientôt je ne vous écrirai plus ce vilain mot d'adieu .... Je ſuis tranſportée quand je ſonge qu'avant quinze jours je dois être à Paris. Oh ! ma chere amie, quel jour de fête que celui de notre réunion !



LETTRE XXVII.

Le Marquis à sa Mere.

Le 2 Mai.

Nota. L'Éditeur a jugé à propos de supprimer le commencement de cette lettre ; le Marquis de Luzigni la continue ainsi.

Ils sont enfin arrivés ces Camarades qu'on attendoit avec tant d'impatience, c'est un jour de fête que celui de leur retour, & dans ce moment on seroit tenté de se croire beaucoup d'amis. Des gens qui sont des mois entiers sans se parler, s'embrassent avec l'apparence de la cordialité ; rien de si touchant pour ceux qui ne sont pas dans le secret, rien de plus plaisant pour les autres.

Je n'ai fait qu'entrevoir le Chevalier de Versol. Il m'a donné fort légèrement

de vos nouvelles. Il a l'air ſi affairé, il joue de ſi bonne grace le rôle d'homme important, que je me fais ſcrupule de l'interrompre. Cependant il dine demain avec M. de Lanſal ; j'eſſaierai de lui dérober quelques inſtants. Je ne ſais, ma mere, mais cet homme ne me plaît pas. J'ai toujours ſur le cœur ſa maudite lettre de cet hyver.



LETTRE XXVIII.

M. de LANSAL à la Marquise.

Le 2 Mai.

MADAME,

Le moment où tous nos Militaires se réunissent, met le Marquis dans une situation nouvelle où je me suis plu à l'observer. Il est en particulier mécontent du ton leste qu'a pris avec lui le Chevalier de Versol. Le séjour de ce dernier à Paris, semble l'avoir encore rendu plus dédaigneux & plus inconséquent. Il raille assez agréablement. Si nous ne prenons garde à nous, il va corrompre notre bonhommie, en nous donnant le goût du persiflage. On dit ce goût contagieux, je n'en parle que par oui-dire. De mon temps, on ne connoissoit point le mot, & fort peu la chose, il me semble que les

inventeurs n'ont pas fait un grand préſent à la ſociété, il devroit même être mépriſé par les Militaires. Ridiculiſer un homme ſans qu'il s'en apperçoive,ou ſans qu'il oſe ſe défendre ; c'eſt , ſelon moi, attaquer un adverſaire déſarmé. C'eſt par conſéquent une eſpèce de lâcheté, & elle doit étre en horreur a tout homme qui fait profeſſion de courage.

Auſſi je ne conſeille pas au perſiflage de s'adreſſer au Marquis. Il n'eſt que trop prévenu contre lui ; que trop prompt à parer ſes traits. C'eſt aſſez l'ordinaire des ames honnêtes , d'être très-ſenſibles à l'offenſe. Plus on a de droits aux bons procédés , & plus on ſouffre impatiemment les mauvais. Il ſeroit au reſte difficile, Madame , d'avoir autant de ces droits que M. votre fils , j'en vis encore hier, la preuve la plus touchante.

Je m'étois apperçu , il y a quelques ours , qu'il me quittoit à une certaine

heure de l'après-dîner, ſans que ſelon ſa coutume, il me dit où il alloit. La confiance ne ſe commande point, on acheve de la perdre dès qu'on l'exige. Je diſſimulai donc; mais je n'étois pas content. Je le fus bien moins, quand quelques-uns de ces jeunes-gens qui ſoupçonnent légèrement le mal, & ſont prompts à le publier, comme pour excuſer leurs propres égaremens, voulurent me faire croire que ce n'étoit point ſans raiſon que le Marquis m'échappoit, & qu'ils l'avoient vu entrer dans un lieu, où probablement j'aurois été de trop. Ce rapport me parut d'abord ſans vraiſemblance. La délicateſſe de Luzigni, l'état de ſon cœur, les remords que l'apparence d'une infidélité lui avoit cauſé, ſon averſion pour les plaiſirs qu'on n'oſe avouer, tout auroit dû me raſſurer. Voyez mon injuſtice, Madame; la jeuneſſe eſt ſi foible, ſi inconſéquente, me diſois-je en prenant le chemin de la maiſon qu'on m'avoit indi-

quée ; ſa tête eſt ſi vive, le cœur, quelque honnête qu'il ſoit, eſt ſi ſouvent l'eſclave des ſens ! D'ailleurs, dans nos corps tout excite au déréglement, tout concourt à ſouiller l'imagination, à familiariſer avec ce qui devroit inſpirer de l'horreur ; & j'étois déjà à la porte de cette maiſon, frémiſſant de la découverte que j'allois faire, je frappe, on m'ouvre, & quel eſt mon étonnement de trouver Luzigni au chevet d'un malade & entouré de quatre enfans & de leur mere qui ſembloient le regarder comme leur libérateur. Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été ſi honteux. — Que faites-vous donc-là, mon ami? — Vous le voyez, mon pere ; (c'eſt ainſi qu'il m'appelle quelquefois) je viens viſiter de braves gens, je tâche de les conſoler. Vous me pardonnez bien de vous avoir quitté. « De les conſoler, reprit alors la femme, » de les conſoler ! Ah ! M. votre fils ne » vous en dit point aſſez. Il vient de

» puis huit jours nous ſoulager, nous ſe-
» courir. Sans lui nous ſerions déjà morts
» de faim ou de douleur. Il y aura de-
» main quinze jours, oui quinze jours,
» n'eſt-ce pas Pierrot, que mon mari en
» travaillant tomba & ſe caſſa la jambe?
» Nous étions tous les cinq au déſeſ-
» poir, car les bras de mon mari ſont
» notre unique reſſource. Le voilà plu-
» ſieurs mois ſans pouvoir travailler.
» Qu'allions-nous devenir, diſions-nous
» (& en ſe rappellant le danger de leur
» pere, cette honnête famille avoit les
» larmes aux yeux); & puis les frais de
» cette maladie. Oh! tout cela devoit
» nous ruiner. Les premiers jours nous
» avions quelques avances; nous nous
» ſoutînmes encore un peu, mais bien-
» tôt nous n'eûmes plus rien. Nous ren-
» voyâmes le chirurgien, déſeſpérant de
» pouvoir jamais le payer, & nous ſoi-
» gnions de notre mieux mon pauvre
» époux. Il y a huit jours que j'étois hors

» de la ville pour cueillir des herbes & » lui préparer un remede qu'on nous avoit » enſeigné, Je vis approcher un jeune » Officier. D'abord cela m'inquiéta. Ils » ne reſſemblent pas tous à M. votre fils; » les jeunes Officiers; mais il m'aborda » d'un air ſi doux, que je fus bientôt » raſſurée. Il me demanda ce que je cher- » chois, je le lui dis. Voyez ſa bonté, » Monſieur, il ſe met à chercher avec » moi, & me fait ſur l'état de mon mari » tout plein de queſtions qui m'arrachoient » des larmes. Il eſt ſi rare de trouver » tant de bonté.... & à ſon âge encore! » Quand ma proviſion fut finie, je » m'en allois; il voulut m'accompagner. » Je lui repréſentai que nous habitions » une maiſon bien pauvre, bien mal en » ordre, que la chambre d'un malade in- » digent & ſans ſecours lui répugneroit » peut-être. Rien ne put le détourner de ſon » projet. Nous revînmes enſemble; j'étois » fatiguée, je ne pouvois aller vîte: il » avoit la bonté de ralentir ſon pas pour

» moi. Arrivé dans cette chambre, il » s'approcha de mon époux, le questionna » avec amitié sur son accident; on l'eût » juré un de nos égaux. Quand il sut pour » quelle raison nous avions renvoyé le » chirurgien, il le fit venir: lui dit » d'apporter tous ses soins à la guérison de » ce malheureux, qu'il se chargeoit des » frais, & lui donna deux louis d'avance. » Il m'en donna autant à moi, en me » prescrivant l'usage que je devois en » faire pour moi & pour mes enfans. » Enfin, Monsieur, imaginez qu'il est » exactement venu nous voir chaque jour; » il semble que nous soyons ses meilleurs » amis. Il entre dans les plus petits dé» tails de notre ménage, & nous gronde lorsque » que nous semblons craindre d'abuser de » sa générosité; nous le regardons comme » notre sauveur, comme notre pere. Ah! » Monsieur, que nous sommes heureux » de l'avoir rencontré! & que vous l'êtes » d'avoir un tel fils »! J'étois dans ce moment si vain de mon pupile, que je

n'eus pas le courage de tirer ces bonnes gens de leur erreur. Je le ſerrai dans mes bras, quelques larmes coulerent de mes yeux ; je ne pouvois parler. Pour lui, Madame, il étoit comme honteux que je l'euſſe découvert. Je lui voyois cet embaras qui eſt la marque de la vraie généroſité, auſſi éloignée de l'oſtentation, que la fauſſe en eſt voiſine.

J'eſſayerois envain de vous peindre l'attendriſſement de toute cette famille, elle étoit partagée entre la crainte de nous voir partir, & celle que l'air mal ſain de la chambre ne nous incommodât. Enfin nous nous en allâmes, après leur avoir dit ces mots conſolans, leur avoir donné ces preuves d'intérêt qui coutent ſi peu, & qui font tant de plaiſir aux malheureux. Je ſortis pénétré de compaſſion pour cette honnête famille; & fier, malgré la différence de nos âges, d'être l'ami de ſon bienfaiteur. Vous penſez bien, que je ne lui ai point fait part du ſoupçon qu'on avoit formé ſur ſon

abſence ſecrette; j'en aurois eu trop à rougir. C'eſt à vous, Madame, que je dois rendre le compliment que ces braves gens me faiſoient au ſujet du Marquis, en vous diſant, que vous êtes heureuſe d'avoir un tel fils !



LETTRE XXIX.

Le même à la même.

3 Mai.

Ce que j'avois prévu, Madame, eſt arrivé en partie. Le Chevalier de Verſol a diné aujourd'hui avec nous. Tous ſes Commençaux n'ont été que ſes auditeurs. Les bons mots, les ſarcaſmes & juſqu'au propos inconſidérés, tout a été applaudi ou du moins toléré. Le Marquis qui n'avoit encore pu l'entretenir, lui a parlé de vous, Madame, & de Mademoiſelle de Saint-Juſt. La langue du Chevalier qui ne reſpecte rien, s'eſt exercée fort imprudemment ſur le compte de l'aimable Hortenſe. Le ton de garniſon l'a emporté en ce moment, ſur celui de la Capitale. C'étoit la groſſiere plaiſanterie avec leſquels des gens bien élevés, ne devroient jamais ſe familiariſer. J'ai eu

beau vouloir changer la converſation ; un grave cenſeur a bien peu de crédit, quand il a contre lui une troupe de rieurs, & le Chevalier les avoit de ſon côté. Le Marquis, a d'abord voulu ſe fâcher, les éclats ont redoublé, il a été aſſez maître de lui, pour commander à ſon premier mouvement, & a fini par prendre le parti du ſilence. Verſol s'étoit borné à des propos vagues, ſes ſuccès l'ont encouragé, il a enfin articulé des faits, dont il a eu l'impudence de ſoutenir qu'il avoit été témoin. A l'entendre « un certain Conſeiller nommé Pri- » ville, eſt reçu au mieux chez Madame » de Luzigni, & Mademoiſelle de Saint- » Juſt, ſans doute par docilité pour ſon » châperon, honnore le petit homme à » rabat de ſes bontés «. Vous vous imaginez bien, de quel air a été prononcé ce mot, *de ſes bontés*. Mon jeune ami alloit éclater, ſi je ne l'avois appaiſé d'un coup d'œil. Le Chevalier ne s'en eſt pas tenu là. C'eſt lui qui étoit, nous a-t-il dit, le confident

confident du Conseiller & il a ajouté malignement, « Je ne me souviens point d'a-
» voir eu de consolations à lui adminis-
» trer. Il attend peut-être les vôtres,
» Marquis ; mais si je dois vous parler
» sincerement, je doute qu'il en ait
» grand besoin. Mademoiselle de Saint-
» Just est une petite inconstante. Que
» voulez-vous, Monsieur, c'est de son
» âge, c'est de son sexe. D'ailleurs si j'en
» crois la chronique, vous lui avez donné
» l'exemple de l'infidélité, cet hyver. La
» charmante Actrice, hein !...... Je puis
» vous plaindre, mais non blâmer votre
» Cousine ». Ce trait a été vivement senti. Luzigni a rougi encore plus de honte que de dépit. Il s'est cependant contenu & a eu le courage de répondre d'un ton posé. « Il est bon de plaisanter; surtout
» quand c'est avec autant d'agrément
» que vous ; mais vous pourriez, je crois
» choisir d'autres sujets. » — Je ne plaisante point du tout; c'est au contraire un avis que je vous donne en bon Ca-

marade ; car je préſume, a-t-il ajouté d'un ton ironique, que vous me permettez de prendre ce titre avec vous. — Il m'honore beaucoup ſans doute, a repris le Marquis d'un air modeſte, dont perſonne n'a été la dupe. J'étois fort embaraſſé. L'imprudence, la méchanceté du Chevalier m'inſpiroient de l'indignation & je n'oſois le témoigner de peur d'augmenter celle de mon pupille. Perſonne n'a élevé la voix pour le défendre & le triomphe du Chevalier a paru complet. Je me ſuis réſervé de lui en dire ma façon de penſer l'après-diné, il l'a reçue aſſez leſtement ; les ſuffrages qu'il a paru réunir, l'ont dédomagé du mien. En ſe levant de table, il a continué ſur le même ton ; s'eſt approché du Marquis d'un air aſſez amical, & a fait tous ſes efforts pour rendre ſa conviction parfaite, en ajoutant à ce qu'il avoit dit, des anedoctes qu'il a eu la diſcretion de raconter bas. M. de Luzigni écoutoit attentivement & ne répondoit rien. Il m'a paru

avoir prêté l'oreille aux dangereuſes ſuggeſtions du Chevalier. Il eſt ſorti ſeul, a paſſé devant moi, & n'a pas fait ſemblant de m'appercevoir. Il s'eſt renfermé chez lui, ſans doute pour y exhaler ſon chagrin; je ne m'y préſenterai point, & j'attendrai que cet orage ſoit diſſipé pour détruire l'ouvrage de Verſol. Moi, Madame, moi, me trouver dans le cas de diſculper Mademoiſelle de Saint-Juſt aux yeux de ſon amant! Que je ſuis indigné contre l'imprudent qui m'y contraint.

Je ſuis avec reſpect, Madame, &c.



LETTRE XXX.

Le Marquis à HORTENSE.

3 Mai.

Je ne me possede plus, ma colere est au comble, & c'est vous, Mademoiselle qui en êtes l'objet. Voilà donc tout le fruit de vos sermens? Voilà tous le prix des miens? Insensé que j'étois! je vous voyois sous des traits si beaux & je prêtois à tout votre sexe les vertus dont je vous croiois parée. Je n'osois dans mon délire vous comparer à aucune femme, mais je les jugeois toutes d'après l'image infidelle que l'amour avoit gravé dans mon cœur. C'est votre [art trompeur, votre feinte décence, votre douceur prétendue qui causoit mon erreur. Elle est dissipée,

cruelle. Vous ressemblez à toutes les femmes. On les peint inconstantes, perfides, parjures; & voilà votre portrait. J'en ai de sûrs garans. On a été témoin de vos trahisons. On a vu vos préférences marquées pour M. de Priville. Il ne les a point laissé ignorer & ses rodomontades sont venues jusqu'à moi, par un canal sûr. Le Chevalier de Versol m'a dessilé les yeux. Que je lui en sais bon gré! & ce M. de Priville, que ne suis-je à portée de lui faire sentir qu'on ne m'offense pas impunément. Mais le lâche, qu'opposeroit-il à mes attaques? Non, je ne veux point me venger, vous n'en vallez pas la peine. Adieu Mademoiselle, adieu; il n'y a plus d'autres liens entre nous, que ceux que la nature y a établis sans nous consulter. Que ne puis-je les rompre, comme je brise ceux auxquels jusqu'à ce jour, j'avois eu la folie d'attacher tant de prix! oubliez-moi

à jamais, ainſi que je vous oublie. Cet effort ſi cruel pour mon cœur, vous ſera peu pénible ... Non .... Souvenez-vous éternellement de moi, & que ce ſouvenir faſſe votre ſupplice. Adieu.



LETTRE XXXI.

Le même à la même.

Une heure après celle qu'on vient de lire.

PLUS malheureux encore qu'insensé, qu'ai-je fait ? La lettre fatale n'est plus à la poste. J'allois la retirer, la démentir, l'effacer, en l'arrosant de larmes amères. Vain espoir ! Elle étoit déja partie. Que vais-je devenir ? Mon Hortense me haïra, & je n'aurai point à m'en plaindre. Je recueillerai le digne fruit de mon emportement, de mon délire. O ! la plus douce. O ! la plus vertueuse des femmes ? Comment ai-je poussé l'égarement si loin ? Ah ! ce n'est pas moi qui ai conçu cette affreuse idée, ce n'est pas moi qui ai tracé ces lignes horribles, un démon malfaisant a tout

conduit, a tout fait : & j'expierai son crime. J'ai soupçonné un instant votre vertu, votre fidèlité; dès cet instant même j'étois indigne de votre cœur ; mais j'ai pu vous faire part de mes méfiances, vous accabler de mes reproches. Dieu quel doit être mon sort ..... Oh! pardon; mille fois pardon, trop généreuse Hortense. Si vous me traitez avec la rigueur que je mérite, je n'y survivrai point. Je ne réponds pas de mon désespoir. Voudriez-vous causer ma mort, vous que le Ciel & ma mere avoient destinée à faire le bonheur de ma vie.... Ma mere ! je ne puis penser à elle sans frémir d'épouvante. Qui me réconciliera avec elle ? Qui la désarmera, si ce n'est vous ? Mon repentir n'y parviendroit pas. Elle en dédaigneroit les protestations. Il est des fautes si graves, que le courage manque pour en demander grace. Oh ! si elle pouvoit connoître l'état de mon cœur ! elle en auroit pitié. Rien

n'égale ma douleur , ſi ce n'eſt ma haine pour l'odieux impoſteur qui a cauſé mon égarement. Peut-on concevoir un ennemi plus cruel ? Sa langue envenimée à ſouillé la vertu même. Il a ſoulevé mon cœur contre Hortenſe ; il m'a enlevé le ſien. L'infâme, il le paiera cher.



LETTRE XXXII.

Hortense au Marquis.

7 Mai.

Comment ! vous m'avez ſoupçonnée d'être inconſtante ? Vous avez écouté les diſcours d'un étourdi ; vous y avez cru, plus qu'à mes promeſſes ? Moi ! mon cher Luzigni, oublier que vous m'aimez. Oh ! non, vous ne l'avez pas penſé ; je vous pardonne votre premiere lettre en faveur de la ſeconde. Je ne vous fais point de reproches. Vous exprimez ſi bien votre repentir ; vous avez ſi vivement ſenti votre faute, qu'il me feroit impoſſible d'en conſerver quelque reſſentiment mais de votre côté, mon ami, pardonnez au Chevalier de Verſol. Ses

difcours ne peuvent faire tort qu'à lui-même. Oubliez-les. Ne vous fouvenez plus que de la promeffe que vous m'avez faite, de travailler à modérer votre vivacité. Souvenez-vous auffi quelquefois, que je vous aime. Oui, votre Coufine vous aime bien tendrement.



LETTRE XXXIII.

La Marquise à son fils.

Le 7 Mai.

Est-ce bien vous, Monsieur, qui avez écrit les deux lettres que nous venons de lire ? Quoi ! vous pouvez ajouter quelque croyance au propos d'un fat, & son témoignage l'emporte à vos yeux sur celui de votre mere ! Vous ne craignez pas d'affliger par vos soupçons injurieux, une personne qui vous aime bien plus que vous ne le méritez. Vos excuses, Monsieur, quelques touchantes qu'elles soient, quelques sincères que je les suppose, ne peuvent me faire oublier votre premiere lettre. L'emportement avec lequel elle est écrite & que vous voulez qu'on vous pardonne en faveur de

votre amour, décèle en vous le germe de plusieurs mauvaises qualités que j'étois assez aveugle pour ne point appercevoir. Rougissez, Monsieur, rougissez de la conduite que vous avez tenue. Je vous renvoie votre premiere lettre, & afin de vous punir, je vous ordonne de la lire tous les jours. Adieu, Monsieur.



LETTRE XXXIV.

La Marquise à M. de Lansal.

7 Mai.

Ah ! Monsieur, quelle lettre cet étourdi vient de nous écrire ! S'il savoit l'impression que son imprudence a faite sur Mademoiselle de Saint-Just ! Luzigni est indigne de ses pleurs, est indigne de son amour, puisqu'il a osé soupçonner un cœur comme le sien.

Mais, Monsieur, que l'extrême vivacité de mon fils m'épouvante. Il a reconnu sa faute; il en est désespéré. Eh ! qui sait s'il ne conserve pas le desir de se venger du Chevalier de Versol. Je n'ai pu fermer l'œil de toute la nuit. J'ai cru voir Luzigni baigné dans son sang. Cette image affreuse me poursuit encore. Ah ! de grace, Monsieur, ne le perdez point de vue; redoublez vos soins s'il est possible. Mais hélas ! ce ne

ſera pas de vous qu'il prendra conſeil pour ſatisfaire ſa vengeance. Il vous fuira & dans le moment où vous ſerez le plus tranquille ſur ſon ſort ; on viendra vous apprendre. Que dis-je ? peut-être n'eſt-il déjà plus tems de vous recommander les jours de ce malheureux enfant. Dans quelle inquiétude il me plonge ! Qu'une mere eſt à plaindre ! Ma vue ſe trouble, les pleurs me gagnent. Ah ! mon fils, mon fils ! Monſieur, ayez pitié de ſa mere.



LETTRE XXXV.

Monsieur de LANSAL à la Marquise.

10 Mai.

Vos funestes pressentimens, Madame, se sont vérifiés. Votre lettre est arrivée trop tard. Elle auroit sans doute calmé M. votre fils. Il s'est abandonné à sa vivacité malgré ce qu'il m'avoit promis & va peut-être en mourir la victime. J'avois trouvé le moyen, depuis ma derniere lettre, de l'éloigner du Chevalier de Versol; j'avois même amené celui-ci à convenir qu'il y avoit de l'exagération dans tout ce qu'il avoit dit de Mâdmoiselle de S. Just; mais quelques jeunes-gens ont par leur propos inconsidérés, donné lieu à une nouvelle scène entre M. de Luzigni & le Chevalier : scène cruelle, scène qui empoisonnera le reste de mes jours & des vôtres. Ils se sont tenus des

propos de nature à ne pouvoir étre lavés que dans le ſang. Celui du Marquis vient de couler en ma préſence.... Ma main ſe refuſe à tracer l'image de ce combat dont il m'a fallu être témoin. Funeſte & peut-être dernier devoir de l'amitié..... Mon jeune ami, votre fils, Madame, le digne amant de Mademoiſelle de Saint-Juſt eſt tombé ſous les coups du Chevalier. On vient de le porter chez moi. A peine m'a-t-il reconnu. Il a prononcé à ma vue, les noms de ſa mere & d'Hortenſe, d'un ſon de voix douloureux qui m'a percé le cœur. On a ſondé ſa plaie. Le Chirurgien conſterné ne m'a rien dit. Mais hélas! comme j'ai interprêté ſon ſilence. Je quitte un inſtant le chevet du Marquis, pour tracer d'une main tremblante ces lignes fatales.... Je revôle à lui... Hélas! c'eſt peut-être pour recueillir ſes derniers ſoupirs.



LETTRE XXXVI.

Le même à la même.

11 Mai.

Tout augmente nos allarmes. Il a passé une mauvaise nuit, on vient de lever le premier appareil, la blessure est des plus dangereuses. Mais fut-elle mortelle, elle le fera languir plusieurs jours. Oh! le malheureux, qu'il paye cher un moment d'imprudence. J'aurois presque dit un excès de tendresse. Car c'est à défendre l'honneur d'Hortense qu'il amis tant d'emportement. Il vient de s'évanouir & n'a repris ses sens que pour la nommer d'un ton qui a attendri tout le monde. La pensée des peines qu'il cause à sa mere empoisonne sa derniere heure. Voilà donc dit-il en sanglottant, comme je reconnnois ses soins, sa tendresse; je la fais mourir de chagrin. Ce regret

cruel, l'accable bien plus que ſa bleſſure. Il vouloit vous écrire ; mais en vain, ſa foibleſſe s'y eſt refuſée. Ah ! Madame, pourquoi m'avez-vous confié votre fils? Pourquoi ai-je connu ſon pere? devois-je craindre d'avoir un jour à m'en repentir ? Pardonnez-moi ce vœu. La douleur rend injuſte. Vous ſavez, Madame, quel intérêt j'ai pris toute ma vie à ce qui vous touche. Hélas ! dans ces triſtes moments, combien j'en éprouve la vivacité.



LETTRE XXXVII.

Mademoiselle de SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN, *Abbeſſe de* ***.

O! mon amie, ma tendre amie, plaignez le ſort de l'infortunée Hortenſe. Le bonheur pour elle n'eſt plus ſur la terre. Au moment où je vous écris, Luzigni eſt mort. Il eſt mort hélas! & j'en ſuis la cauſe. C'eſt en défendant l'honneur d'Hortenſe outragé par les diſcours d'un monſtre, que le malheureux Luzigni a perdu le jour. Je ne lui ſurvivrai pas.... Barbare combat... Triomphe, Verſol, d'un ſeul coup, tu t'es immolé deux victimes ...... Quoi, l'innocent expire, il périt par le fer du coupable....

Et le Ciel eſt juſte ..... Honneur , cruel honneur ! funeſte préjugé ..... Pardonnez ô mon amie ! pardonnez à la douleur, au déſeſpoir qui déchire mon cœur. Ah ! pourquoi ai-je quitté l'azile heureux où je vous ai connue.



LETTRE XXXVIII.

M. de LANSAL à la Marquise.

Le 12 Mai.

LE Chirurgien vient de ſortir & ne me laiſſe que bien peu d'eſpoir. Ce pauvre Luzigni ! mon état eſt peut-être auſſi douloureux que le ſien. Je m'examine. Je paſſe ma conduite en revue depuis le retour du Chevalier de Verſol. Aurois-je pu prévenir cette avanture fatale? Ah ! ſi je croyois qu'il y eut de ma faute je ne lui ſurvivrois point. Eh ! que vous importe, Madame, que ce ſoit par ma faute ou non ? votre fils n'en meurt pas moins. Lui, mourir à ſon âge ! lui, qui devoit vivre pour le bonheur de la plus tendre des meres. Lui, qui devoit donner au monde le ſpectacle de l'himen le mieux aſſorti. Oh ! Madame que nous ſommes

à plaindre..... On m'appelle..... Qu'eſt-il donc arrivé? Je cours en tremblant.

Votre malheureux fils, Madame, ſe ſent un inſtant de force. Il veut l'employer à dire par mon entremiſe ſes adieux à ſa mere & à ſon amante. Quelle tâche ſon amitié m'impoſe! les ſanglots vont m'empêcher de la remplir. Il inſiſte, faiſons-nous donc ce cruel effort.



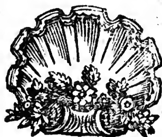
LETTRE XXXIX.

Le Marquis mourant à sa Mère.

Le 13 Mai.

AH ! tendez vos bras à un fils expirant. C'eſt la ſeule conſolation qui lui reſte ſur la terre, c'eſt le dernier vœu que forme ſon cœur ; ce feroit le premier que vous auriez rejetté. Et dans quel moment ? Dans celui où ce cœur ne reſpire plus que pour la tendreſſe. O ! la meilleure ! oh ! la plus malheureuſe des meres ! quel prix je reſervois à votre amour. Si ma faute m'y faiſoit perdre mes droits..... Je ne le mérite que trop. Mais voudriez-vous me rendre la mort encore plus affreuſe ? Ah ! que je n'emporte pas dans ma tombe, l'image d'une mere courroucée ! ouvrez votre ſein à mon repentir, à mes larmes. Recueillez-y mes derniers ſoupirs.

Que mon Hortenſe les partage. Quoi la quitter, la perdre ! idée cruelle qui met le comble à mon ſupplice ! mais au moins c'eſt pour elle que je meurs. Ne lui devois-je pas le ſacrifice de ma vie ? Hélas ! pouvois-je croire que le Ciel l'exigeroit ſitôt ? L'inſtant en approche.... les forces me manquent. Adieu ma mere, adieu Hortenſe.... Adieu pour toujours.



LETTRE XL.

M. de Lansal à la Marquise.

14 Mai.

L'effort étoit au-dessus de ses forces. Il a été suivi d'une défaillance qui m'a fait tout craindre. Il vient de reprendre ses sens. Il vouloit encore ajouter à sa lettre. Il avoit dit si peu de chose à sa mère & à Mademoiselle de Saint-Just ! Son cœur étoit si plein d'elles..... Elles verseront, poursuivoit-il, quelques pleurs, en apprenant sa mort. Cette idée lui a fait goûter un moment de consolation. Il s'est ensuite repris. — » Cruel que je suis, l'image d'une » mere aur désespoir flatte mon cœur bar- » bare. Je me plais à me figurer Hortense » dans la douleur Le Ciel est juste, il me » l'enleve ; je ne la méritois pas ». Il a répandu à ces mots un torrent de lar-

mes. Cette crise a achevé de l'affoiblir. Les Médecins en redoutent une seconde, mais comment le distraire d'une idée si naturelle ? Il mourra avec le nom de sa mere & de Mademoiselle de Saint-Just à la bouche, & ce dernier tribut de sa tendresse rendra leur affliction plus vive. Ah ! si du moins ses yeux les entrevoyoient encore, avant de se fermer à la lumiere... Mais hélas ! il est peut-être déjà trop tard



LETTRE XLI.

Madame de SAINT-JUST *à son Mari.*

De Paris, le 13 Mai.

OH ! mon cher ami, un des plaisirs les plus vifs que j'aie eu de ma vie, celui de revoir mon enfant après dix-huit mois d'absence, vient d'être troublé de la maniere la plus cruelle. J'avois embrassé ma fille & mon amie. La joie m'enivroit. Nous répandions ces larmes délicieuses dont elle est la source. Hélas ! nous ne nous croyions pas si près d'en verser d'ameres. Ou apporte une lettre, elle est de Strasbourg; on l'ouvre avec avidité. Ciel ! quelle fatale nouvelle ! Le Marquis, en défendant son Hortense, attaquée par des soupçons outrageans, s'est emporté ; il s'est battu & a succombé. Il étoit mourant au moment où écrivoit M. de Lansal ; il est peut-être mort à présent. Oh

mon ami ! que nous vous ſouhaiterions auprès de nous ! Nous nous déſolons. Notre état feroit pitié à l'homme le plus indifférent. Madame de Luzigni a été quelques heures privée de l'uſage de ſes ſens ; elle n'eſt revenue à elle, que pour appeller à grands cris ſon fils, ſon cher fils. O ! ſpectacle déchirant, & j'accours de cent lieues pour en être témoin ! Encore ſi je pouvois ſoulager ſa douleur ; mais non, je la ſens trop vivement. Celle de notre pauvre Hortenſe ne peut s'exprimer. Je viens de la conduire dans mon cabinet. Elle a répandu de nouveau entre mes bras un torrent de larmes. Ah ! ſi l'infortuné Marquis voyoit ces larmes qu'il fait répandre, peut-être le conſoleroient-elles à ſa derniere heure... Que dis-je, elles lui rendroient ce paſſage encore plus horrible. Renoncer au monde lorſqu'on eſt ſi chéri, ſi regretté ! Ah ! qu'il l'ignore le malheureux, ſi nous devons le perdre.

M. de Priville ſort d'ici : il a abſolument

voulu entrer. Madame de Luzigni n'a pu s'empêcher d'éclater en reproches en le voyant. Votre connoiſſance me coûte mon fils, lui a-t-elle dit avec dûreté ; elle qui eſt habituellement ſi douce !... L'adverſaire du Marquis, en accuſant Hortenſe, a allégué des propos qu'il prétend tenir de Priville. Il eſt outré d'une telle calomnie. Il n'a rien épargné pour s'en laver ; ſermens, inſtances ; mais le cœur d'une mere en pareille ſituation eſt difficile à toucher. Pour moi, je l'avoue, il m'a attendrie ; il m'a convaincue de ſon innocence. Hortenſe, qui a tant de peine d'ailleurs à déſobliger qui que ce ſoit, a eu la cruauté de lui reprocher le malheur de nos deux familles. Il eſt ſi mal aiſé d'être raiſonnable dans l'excès de la douleur. Priville nous a quittées au déſeſpoir. Il m'a recommandé ſa cauſe les larmes aux yeux. Hélas ! quelque intéreſſante qu'elle ſoit, tout diſparoît devant le funeſte évènement qui nous accable.

LETTRE XLII.

Mademoiselle de SAINT-JUST à Madame de MONTALBIN.

PLUS d'espoir, ma Lucie, plus d'espoir. Toutes les lettres de M. de Lansal nous préparent au cruel évènement que j'ai prévu. Il veut affoiblir le coup qu'il va nous porter; ces ménagemens sont inutiles, hélas! je souffre tout ce que je puis souffrir; mais au milieu des tourmens qu'il endure, mon cœur prend une nouvelle force. Je ne me connois plus & toute entiere à l'amour, hélas! lorsque je suis menacée de perdre mon amant, je sens que j'aurai le courage de mourir si je le perds, ou du moins, je ne vivrai plus que pour l'aimer. O! mon ami, mon unique amie, plai-

gnez Hortenſe, qu'elle vous ſoit toujours chere; ſi Luzigni ne vit plus; ne cherchez pas à la conſoler, mais cheriſſez-la plus que jamais......



LETTRE XLIII.

Madame de SAINT-JUST à son mari.

Le 15 Mai.

UNE seconde lettre de Strasbourg vient d'arriver. Le danger augmente, on n'a presque plus d'espoir. Le Marquis mourant a dicté à son Mentor ses adieux pour sa mere & son Hortense. Nous n'avons pu achever la lecture de ce billet... tant étoit vive la douleur que nous ressentions... Le pauvre enfant ! il souffre peut-être moins que nous. S'il savoit les tourmens qu'il nous cause. Ah ! il ne les ignore pas. Son ame est si sensible ! Je ne puis arracher de sa mere que des phrases entrecoupées. La douleur absorbe toutes ses facultés. Elle a laissé échapper

les mots de *poste*, de *Strasbourg*. Ah! si elle en croyoit sa tendresse, elle seroit déjà sur la route de cette ville fatale. Que nous allons passer de cruels momens jusqu'à l'arrivée du prochain courrier. Madame de Luzigni l'attend avec la plus vive impatience, & peut-être lui apportera-t-il le coup de la mort. Je retourne la voir. Je crains de la laisser trop longtems à elle-même.

Je viens de la quitter..... Oh! mon ami! La déplorable Marquise, après le silence de la plus profonde douleur, s'est levée tout-à-coup en s'écriant : non je ne saurois soutenir cette attente cruelle; non, je partirai, je verrai mon fils, & s'il n'est plus, je mourrai du moins près de lui..... Madame, m'abandonnerez-vous, à moi-même? Venez avec Hortense... Vous partagez si vivement ma douleur, lui refuserez-vous ce soulagement? Je n'ai pas hésité. Nos gens font à la hâte les

apprêts de notre départ ; à quatre heures nous serons hors de Paris..... Trois femmes éplorées entreprendre seules un aussi long voyage ! Et pour quelle cause ! Dieux ! écartons cette image, j'ai besoin de toute ma fermeté pour être de quelque ressource à ma malheureuse amie.



LETTRE XLIV.

Mademoiselle de SAINT-JUST à Madame de MONTALBIN.

15 Mai.

SI Luzigni existe encore, je le verrai, ma tendre amie, je le verrai. Ma mere & la sienne partent à l'instant pour Strasbourg. Je les accompagne. Ma mere avoit de la peine à me permettre de la suivre. Elle vouloit pendant son absence me remettre au couvent : mais Lucie ne l'habite plus, hélas ! & Luzigni à cent lieues de moi expire, & c'est pour Hortense ! Affreuse, déchirante idée.... L'infortunée Marquise a fait changer le cruel projet de ma mere. Aussi à plaindre que moi, Madame de Luzigni a été sensible à ma douleur, elle a voulu l'adoucir. Que je lui en ai d'obligations.... Je le verrai.... Inutile

efpoir, Luzigni ne vit plus ! je verrai fon tombeau, je mourrai en l'arrofant de mes larmes. Barbare que je fuis, c'eft moi qui l'ai conduit à la mort. Pourquoi l'ai-je contraint à partir. Pardonne, ô ! Luzigni, pardonne, fi le Ciel veille encore fur tes jours, je fuis auffi à plaindre que toi, fi je te furvis hélas ! je fuis la plus infortunée.



LETTRE XLV.

Madame de SAINT-JUST à son mari.

De Strasbourg, le 19 Mai.

Nous arrivâmes hier, accablées de fatigue, de douleur & de sommeil. Nous avons fait tout le trajet sans un instant de repos; il nous eut été difficile d'en prendre; mais il ne falloit pas moins que les sentiments qui nous animoient toutes trois, pour nous rendre capables d'un tel effort. Nous arrivâmes trop tard pour voir le malheureux jeune-homme. On nous dit qu'il dormoit. Madame de Luzigni en conçut des soupçons qui augmenterent son désespoir. Le cœur d'une bonne mere s'allarme si facilement! il est mort s'écria-t-elle, & l'on veut me le cacher. Qu'on me laisse entrer. Qu'on me laisse l'arroser de mes larmes. Que j'expire en le serrant dans mes bras. Nous eumes

beaucoup de peine à calmer ſes tranſ-ports & à la détromper. La perſonne qui le veilloit me jura qu'en effet il etoit aſſoupi, qu'elle ne pou-voit ſe réſoudre à le reveiller, que d'ailleurs le faiſiſſement lui ſeroit peut-être funeſte; qu'il falloit le préparer à cette criſe, en charger le digne Monſieur de Lanſal dont elle ne put nous dire trop de bien. Nous nous rendîmes donc, à une auberge qui étoit à portée, & nous envoyâmes chercher M. de Lanſal. Il parut avec un air conſterné qui me tou-cha infiniment. Au ton affectueux dont il parloit du Marquis, à ſon déſeſpoir, à ſes larmes on eut dit que c'étoit un fils qu'il alloit perdre. Il nous eut été tout-à-fait étranger que j'aurois par-tagé ſon affliction. C'étoient des pro-pos ſans ſuite, de profonds ſoupirs qui peignoient le deſordre de ſon ame. A peineoſoit-il regarder Madame de Luzigni il lui juroit qu'il n'étoit pas coupable, qu'il n'avoit rien négligé, qu'il auroit

donné son sang pour prevenir la funeste catastrophe que nous pleurions tous. Puis il se tournoit vers Hortense, la supplioit en fondant en larmes de ne pas lui reprocher un malheur dont il étoit la victime aussi bien qu'elle. Après ces premiers moments de violente agitation nous nous concertions pour la scène du lendemain lorsqu'un de ses camarades entra — « Ayez pitié de mon digne ami, » Mesdames nous dit-il; son attachement » pour le jeune Marquis porte visiblement » sur sa santé. Voilà plusieurs nuits qu'il » passe à gémir près de lui. Forcez-le » de grace à prendre du repos. Je me » charge de le remplacer cette nuit. Ne » me sachez pas gré de l'effort. Il ne coute » rien à mon cœur qui est devoué à » M. de Lansal & plein du plus tendre » intérêt pour le Marquis. « Ce procédé nous pénétra d'admiration & suspendit une instant notre douleur. — Luzigni n'est pas mort reprit vivement Hortense en se jettant dans mes bras. — Il n'est

donc pas deteſté de tout le monde, s'écria la pauvre Marquiſe; nos regrets ne ſeront pas les ſeuls qu'il emportera au tombeau. Je m'efforçois de porter ſes idées ſur d'autres objets. Que de pareils amis ſe font honneur mutuellement, lui diſois-je! comme ils aiment le Marquis! cette reflexion parut un peu la calmer. M. de Lanſal inſiſta pour paſſer la nuit auprès de Luzigni. Son ami, lui diſputa vivement cette ſatisfaction. Le ſpectateur le plus indifférent eut été attendri de ce combat. M. de Lanſal céda enfin & nous quitta juſqu'au lendemain. Nous n'avions pas moins beſoin de repos que lui, quelle nuit nous avons paſſée! les ſens accablés de ma pauvre couſine, ſe ſont enfin aſſoupis: mais quel ſommeil, ſes horreurs ſurpaſſoient, s'il eſt poſſible celles de la veille. Vingt fois ſes cris m'ont reveillée en ſurſaut; Eh! quels cris! ceux d'une mere dont on égorge le fils en ſa préſence. Il ſembloit à ſon agitation qu'elle fît des efforts impuiſſants

pour arracher Luzigni à la rage des meurtiers. A peine le jour a-t-il paru que nous nous sommes habillées à la hâte : nous trouvions que M. de Lanſal tardoit à ſe faire annoncer. Nous envoyons un de nos gens pour le chercher, lorſqu'il remonta l'inſtant d'après avec lui. Le galant homme étoit depuis une heure à nous attendre en bas, il avoit craint de troubler notre repos. Nous lui devions mille excuſes, mille remercimens, mais l'entrevue prochaine occupoit toutes nos facultés. Nous nous rendîmes tous quatre chez le Marquis. La femme qui le veilloit s'avança vers nous. « Il eſt » bien foible, nous dit-elle; mais il a » un peu repoſé. Il vient de ſe reveiller » Il a déjà parlé de ſa mere. Oh ! il y penſe » toujours. Il a auſſi nommé une demoi- » ſelle Hortenſe, il faut qu'il l'aime de tout » ſon cœur; car il y ſonge bien ſouvent...» Que ces mots ont attendri ma fille; ſes larmes ont coulé en abondance. Ma mere s'eſt-elle écriée en me ſerrant

dans ses bras ; je suis tant aimée, & il va mourir ! je suis tant aimée, a-t-elle repris d'une voix plus basse, & j'ai pû lui dissimuler mes sentiments ! Mon cœur est tout entier à lui. O ! ma mere, ma mere ! puis se tournant vers Madame de Luzigni. Je l'aimerai toujours, oui, ma mere, toujours ; ses larmes ont recommencé à couler. Madame de Luzigni n'a pu retenir les siennes, & je les ai toutes deux tendrement embrassées.

Cependant M. de Lansal étoit entré chez le Marquis & nous avoit laissées dans une piece voisine d'où nous pouvions tout entendre. Eh ! bien, mon ami, lui a-t il dit ; comment vous trouvez-vous ? un peu mieux, a répondu le Marquis d'une voix affoiblie qu'à peine nous avons pu distinguer. Ces paroles ont produit sur Madame de Luzigni l'impression la plus vive ; elle avoit douté jusqu'à cet instant de ce qu'on lui avoit dit de son fils ; il sembloit qu'il ressuscitoit pour elle. Dans les transports de sa joie, elle alloit

entrer, le ſerrer dans ſes bras. ſans ſonger aux ſuites de cette violente ſurpriſe; nous eumes beaucoup de peine à la retenir. M. de Lanſal bien préparé pour ſon rôle, amena doucement la converſation ſur Madame de Luzigni. J'ai écrit, lui dit-il, à Madame votre mere une troiſieme fois. J'attends ſa réponſe. — Et moi je la crains beaucoup. Elle m'aime tant! — Oh! oui, elle vous aime, j'en ai plus d'une preuve. — Quel chagrin mortel je lui cauſe! — Elle vous le pardonne, j'en ſuis sûr. — Je ſuis trop coupable, je n'oſe le croire. — Et moi j'en ſerois garant; je parierois que s'il falloit faire le voyage de Straſbourg, elle n'héſiteroit point. — Il y a ſi loin d'ici à Paris! Ah! je ne mérite pas un tel effort: qu'il me ſeroit doux cependant de la voir encore une fois; ſa préſence me rendroit à la vie. — Ce ſeroit bien-là ſon eſpoir. — Ou du moins je mourrois ſans regret après l'avoir embraſſée. — Voulez-vous que j'eſſaye de lui écrire?

— Quel ſervice, mon cher ami ! vous m'en avez déjà tant rendu ! puis-je encore eſpérer ? — Dans l'inſtant, il ne faut que quelques lignes. Il eſt ſorti là-deſſus & eſt venu nous trouver. Il a remarqué du changement dans les traits de la Marquiſe. Un rayon de joie y paroiſſoit à travers le plus profond accablement ; elle ne ſavoit comment témoigner ſa reconnoiſſance à M. de Lanſal. Il nous a aſſuré que les yeux mourans du Marquis s'étoient un peu ranimés par l'eſpoir qu'il venoit de lui donner. Le cœur de la Marquiſe palpitoit violemment ; ſon trouble ne peut ſe concevoir que par une mere, je n'eſſayerai pas même de vous le peindre. N'être qu'à quelques pas d'un fils chéri, qu'on eſt près de perdre, & s'impoſer la loi cruelle de s'en tenir éloignée de peur d'augmenter ſon danger. quelle ſituation ! Comme ma pauvre Couſine étoit oppreſſée ! il lui a fallu toute ſa raiſon pour ne point s'échapper de nos bras & voler dans ceux de Luzigni.

Après quelques minutes, M. de Lanſal eſt rentré. Je viens de faire partir la lettre, lui a-t-il dit, êtes-vous ſatisfait? — J'en reſſens toute la joie que me permet mon état; mais hélas! peut-être ne lirai-je jamais la réponſe. — Raſſurez-vous, mon ami, je vous trouve beaucoup mieux. Voyons dans combien de jours nous pouvons eſpérer de revoir cette tendre mere. Il en faut trois pour que la lettre lui parvienne. Avant que Madame de Luzigni ſoit arrivée, il en faut bien encore quatre; ainſi, d'aujourd'hui en huit. — Quel terme! je mourrois d'impatience, quand ma bleſſure..... — Tranquilliſez-vous, mon cher enfant. — Eh! pourquoi n'avons-nous pas eu plutôt cette idée?... Mais ſi vous ne m'aviez mis ſur la voie je n'aurois jamais eu le courage de la concevoir. — Pourquoi? vous ne comptez donc pas ſur la tendreſſe de votre mere? — Oh! beaucoup; mais quand j'y ſonge, ſi nous avions écrit plutôt, elle ſeroit déjà en route, & dans peu de jours.....

Je ſuis né trop malheureux. — Elle a peut-être prévenu nos deſirs ; je n'en crois rien cependant.... Elle ne voudroit point vous ſurprendre ; cela vous feroit une trop forte impreſſion. — Oh ! mon ami. Je m'attends de ſa part à tout ce qui peut faire mon bonheur. — Vous avez bien raiſon, ſi nous allions apprendre ſon arrivée, que diriez-vous ? — Ah ! ne nous arrêtons pas à cette chimere, elle eſt ſi douce ! Il ſeroit ſi cruel de s'en détacher ! — Attachez-vous y ſans crainte, mon cher enfant ; elle ſe réaliſera tôt ou tard. — Hélas ! dans huit jours. — Peut-être beaucoup plutôt. J'ai appris qu'elle étoit en route, & c'eſt dans la vue de ne vous pas cauſer une trop vive émotion. — Dois-je vous croire, mon tendre ami ?.... Oui, vous ne m'avez jamais trompé.... Mais vous détournez les yeux, vous ſemblez embarraſſé ; ah ! je vous devine... Ma mere eſt ici, je n'en doute plus, qu'elle paroiſſe, que je la voie, que je meure en

l'embrassant. — Et aussi-tôt nous sommes entrées. Quel moment, Monsieur ! Le souvenir en sera à jamais gravé dans mon cœur. Le Marquis a fait un effort pour tendre les bras & se lever sur son séant; mais en vain, ses forces n'ont pu y suffire. La crise, quoique bien ménagée, étoit trop violente pour son état; sa défaillance a été longue. Revenant enfin à lui & r'ouvrant les yeux à la lumiere, il nous a vues toutes trois dans une attitude où se peignoient à la fois la joie & la douleur. La Marquise étoit penchée sur lui & le couvroit de baisers. Hortense & moi tenions ses mains que nous arrosions de nos larmes. M. de Lansal s'étoit éloigné, il cachoit son visage; nous l'entendions sanglotter. Le saisissement nous avoit ôté la parole à tous. Le Marquis a eu enfin la force d'interrompre ce silence touchant. Quel réveil, nous a-t il dit, en se soulevant un peu. O ma mere ! ô ma Cousine ! ô ma chere Hortense ! je vous revois, & dans quel moment !...

moment!... Vous voulez donc que je meure de joie ? Que ce supplice est doux! — O mon fils ! mon cher fils ! Luzigni ta mere te voit, te serre dans ses bras... La mort peut la frapper à présent. — Je n'ose vous envisager, ma mere ; que je suis coupable envers vous ! — Coupable, mon fils, coupable ! Ah ! je m'apperçois seulement que tu m'es cher. Calmes-toi, je ne te quitterai pas que tu ne sois parfaitement rétabli. Remercie donc Madame de Saint-Just, elle m'accompagne; elle t'amene Hortense. — Ah! mon ame ne peut suffire à tant de sentimens.... Madame, que ne vous dois-je pas ? Hortense, chere Hortense, comment jamais reconnoître.— Hortense n'a pu proférer que quelques paroles qui ont enchanté le pauvre malade. Il sembloit que la voix de ma fille l'arrachoit des bras de la mort. — Il étoit déjà beaucoup trop ému, le Médecin nous l'a fait remarquer, & nous a priées de nous retirer pour quelques heures. Le Marquis

ne pouvoit s'y résoudre. Ce n'étoit que par nous, qu'il tenoit à la vie...... Nous lui avons promis de revenir après midi, & nous l'avons quitté. Le Médecin, honnête Allemand, qui sans avoir l'air maniéré de nos élégans Docteurs, paroît plein de sens & lumieres, nous a dit des choses consolantes, & il m'a paru qu'il les pensoit. Il a beaucoup rassuré la Marquise. Je l'ai engagée à se jetter sur son lit; elle repose assez tranquillement; & moi à peine j'ai été rentrée, que je me suis mise à écrire cette lettre nécessaire pour soulager mon cœur, & qui intéressera certainement le vôtre.



LETTRE XLVI.

La même au même.

Le 21 Mai.

Nous nous étions trop-tôt flattées ! l'entrevue de Jeudi a produit une si forte émotion sur les sens du malheureux Marquis, qu'il éprouve depuis cet instant une fiévre violente. Il peut nous être enlevé d'une heure à l'autre. Cette rechute, dont ma pauvre cousine se croit la cause, la mise en un état qui feroit pitié à son plus cruel ennemi. Elle pleure amerement, elle se reproche sa funeste résolution, elle me reproche de l'avoir secondée; sa douleur s'en prend à tous les objets qui l'environnent : elle brule d'être auprès de son fils, & par une contrainte qui lui déchire le cœur, elle s'en éloigne dans la crainte que sa présence n'irrite le mal de l'infortuné jeune homme.

Hortenſe & moi tenons tour-à-tour compagnie à cette déplorable mere ; nous voudrions la conſoler, mais nous ne ſavons que mêler nos larmes aux ſiennes. M. de Lanſal & ſon digne Camarade, rendent à Luzigni les derniers devoirs de l'amitié : ils ne le quittent gueres. Le Chevalier de Verſol même, cet Officier qui lui a porté le coup fatal, paroît prendre à ſon ſort le plus vif intérêt. Il viſite le Marquis très-ſouvent, & ſurtout depuis que ſon état a empiré, & que ſa mere n'oſe plus venir. C'eſt Luzigni qui a demandé le premier à le voir. Cette entrevue a été des plus touchantes. En mourant de votre main, a-t-il dit à ſon adverſaire, je ne vous accuſe point de ma mort. Je vous la pardonne, Chevalier, puiſſiez-vous me pardonner de même l'imprudence & la vivacité qui me l'ont méritée. A ces mots M. de Verſol s'eſt précipité dans les bras du Marquis, & d'un ton de voix attendri, a reconnu, avec ſincérité, tous les torts

qu'il avoit à ſon égard. Cette ſcene a fait une profonde impreſſion ſur M. de Verſol, & s'il étoit poſſible à ſon âge de changer ſon caractere, je ne doute pas, qu'il ne devint un des amis de Luzigni ; il ne pourra au moins lui refuſer ſon attachement & ſon eſtime.

Madame de Luzigni, envoie toutes les demi-heures s'informer de ſon malheureux enfant dans le plus grand détail. Un geſte, un ſoupir, un leger mouvement, tout intéreſſe ſon cœur, tout y fait luire un rayon d'eſpoir; ou lui porte un coup de poignard. Le dernier meſſage eſt des plus allarmans........

A minuit.

HIER au ſoir, vers les ſix heures, l'Aumônier a été mandé, je l'ai rencontré. Le digne homme avoit les larmes aux yeux ! j'aurois voulu cacher cette nouvelle à la Marquiſe ; mais une demi-heure après, le cortege des Offi-

ciers, ſuivi du Clergé de l'Egliſe voiſine, a paſſé ſous nos fenêtres. Le ſon de la cloche qui les précédoit s'eſt fait entendre ; & a trahi le funeſte myſtere. Dieu quelle ſcène ! ...... Madame de Luzigni a couru au balcon de ſon appartement en jettant les hauts cris, peu s'en eſt fallu qu'elle ne ſe ſoit précipitée dans la rue. Nous l'avons arrachée à ce ſpectacle affreux, nous l'avons portée ſur ſon lit, où elle a été long-temps évanouie. Elle eſt enfin revenue à elle, pourſuivie par l'image de ſon fils expirant, & le redemandant, d'une voix qu'étouffoient les ſanglots, à tous ceux qui l'entouroient: maintenant accablée par la douleur, elle eſt livrée à un ſommeil très-agitée, ma fille veille à ſes côtés, la nuit eſt avancée ; Je vous quitte & vais prendre la place d'Hortenſe.

Le lendemain, à trois heures du ſoir.

Il a paſſé la plus mauvaiſe nuit; la

nôtre n'a pas été moins cruelle. Encore quelques jours d'une douleur auſſi vive, auſſi continue; & ma pauvre Couſine y ſuccomberoit...... Elle ne peut vivre ſi loin de ſon fils; elle veut du moins être a portée de recevoir ſon dernier ſoupir. Je viens en conſéquence de lui faire dreſſer un lit, dans une chambre voiſine de celle du malade. Le malheureux n'ouvre la bouche que pour prononcer d'une voix mourante, le nom de ſa mere & celui d'Hortenſe. Il ne ſe rappelle que confuſément la fatale entrevue. Tout annonce la prochaine deſtruction de ſon être. Je tremblerai demain en me réveillant, d'apprendre qu'il n'eſt plus. Quelque ſoit notre ſort, je vous écrirai : hélas! tremblez à l'ouverture de ma premiere lettre.



LETTRE XLVII.

Mademoiselle de SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

Le 21 Mai.

A notre arrivée, son sort n'étoit pas désespéré, mais il n'a pu soutenir la trop forte émotion que lui a causé notre vue : toutes nos espérances sont détruites. Il n'est plus ! c'est envain qu'on veut me le cacher, croient-ils pouvoir tromper mon cœur. Infortunée que je suis, je le perds & jamais il ne fut plus tendrement aimé. Cruel voyage ...... Luzigni expire ! que ne puis-je venger sa mort .... Affreuse pensée ! Hélas ! en me vengeant je deviendrois coupable, & n'en serois pas moins à plaindre. O Lucie ! ma Lucie, aimez-moi toujours.



LETTRE XLVIII.

Madame de SAINT-JUST à son mari.

24 Mai.

DOIS-JE me fier aux nouvelles espérances que l'on nous donne? Est-ce par pitié, qu'on nous a fait assurer que les symptômes allarmans avoient en partie disparus. Hortense a parlé au Médecin. Elle est venue nous répéter tous ces détails consolants, d'une maniere qui m'a vivement attendrie. Elle cherche les expressions les plus propres à calmer la Marquise, elle se désespere quand elle voit qu'elle n'y peut reussir. Charmante enfant! mais survivera-t-elle à la perte dont elle est menacée? Et si elle y survit; qui chargerons-nous desormais du bonheur de sa vie. Luzigni lui convenoit

tant ! leurs cœurs étoient ſi bien d'intelligence !

On vient de m'appeller, c'eſt pour me communiquer le réſultat de la conſultation des quatre plus célébres Médecins de cette Ville. Elle nous rend l'eſpérance. Madame de Luzigni a de la peine à les croire. Ce ſont des tranſports de joie, ſuivis tout-à-coup de nouveaux accès de déſeſpoir. On n'a pas d'idée de la violente agitation qu'elle éprouve. Ah ! oui, Monſieur. .

Le chef-d'œuvre d'Amour eſt le cœur d'une Mere.

Deux heures après ce qu'on vient de lire.

Nous ſortons de chez Luzigni, nous avons voulu juger par nos yeux de ce que l'on nous diſoit : je le trouve en effet plus tranquille. Il eſt encore bien foible, bien abbatu ; mais nous pouvons r'ouvrir nos cœurs à l'eſpérance. Ce cher enfant, nous deſiroit ardemmment : notre vue la

ravi, ſans lui cauſer une trop forte émotion. Enfin je vous revois· nous a-t-il dit, de l'air le plus attendri. Ma mere, ma tendre mere! & vous Madame, & vous, ô ma chere Hortenſe; je vous revois. Je datterai ma convaleſcence de cet heureux inſtant. — Puiſque notre préſence ne lui eſt pas dangereuſe, nous allons ne plus le quitter.



LETTRE XLIX.

Madame de SAINT-JUST à son mari.

Le 30 Mai.

ON ne nous a pas trompées, le Marquis n'a point été abusé par un faux pressentiment; sa convalescence s'approche: il prend un peu de nourriture & s'est déjà levé pendant une heure ou deux. Nous restons tout le jour auprès de lui. Hortense nous lit de temps en temps quelques bons livres. Au moindre passage attendrissant, son cœur encore tourmenté par la crainte, sent rouvrir sa plaie; des larmes roulent dans ses yeux, elle hésite, les sanglots l'interrompent, elle sort pour cacher ses pleurs au Marquis. Il s'en est apperçu; & nous l'a fait remarquer. Quelle ame, nous a-t-il dit! oh! que la vie me devient chere; quel trésor j'allois abandonner! nos deux enfans

s'obſervent mutuellement. Ils n'oſent ſe rien dire, mais que le langage de leurs yeux, eſt expreſſif & touchant ? Les regards du Marquis s'animent dès qu'il rencontre ceux d'Hortenſe, il ſemble que ce ſoit la ſource où ſon ame va puiſer la vie : nous ne voyons plus devant nous qu'un avenir conſolant, le Marquis nous eſt rendu, ah! prenez donc part à la joie de trois perſonnes qui vous aiment infiniment, & vous deſirent de même.



LETTRE L.

Mademoiselle de SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

Le 4 Juin.

IL ne mourra pas, il vivra pour être aimé d'Hortenſe, pour l'aimer. O! ma Lucie, mon cœur ne peut ſuffire à ſa joie, Luzigni m'eſt rendu. Ma bonne amie, hier j'ai découvert un ſecret qu'il m'a tenu caché juſqu'ici; il a mon portrait: je ne ſais quand il l'a fait faire; pourquoi ne me l'a-t-il pas demandé? Eſt-ce qu'on le lui auroit refuſé? Oh! peut-être. Hélas! les loix qu'on nous impoſe ſont ſi tyranniques! Je lui pardonne ſon larcin, il lui ſemble d'un ſi grand prix! Mais lorſqu'il m'a fait voir ce portrait qu'il chérit tant, pourquoi ai-je refuſé de

le reprendre de ſa main & de lui dire, *je vous le donne.* Il me le demandoit avec tant d'inſtances ! Je n'ai pu vaincre un ſentiment inconnu qui retenoit cet aveu ſi tendrement ſollicité. Excuſe ce refus, ô ! Luzigni ! mon cœur l'a démenti.



LETTRE LI.

Le Marquis à HORTENSE.

5 Juin.

JE vous renvoie votre portrait, je me reproche vivement de ne m'être pas assuré de votre aveu pour vous faire peindre; mais je n'ai reconnu ce tort, que depuis le refus cruel que j'ai essuyé de votre part. Reprenez, Hortense, ce portrait; je ne veux point d'un bien que je ne puis vous devoir. Instruisez-moi, au moins des motifs d'un refus qui m'est bien sensible. Il vous sera facile de me répondre sans que votre lettre passe en d'autres mains que les miennes, & c'est une nouvelle grace que je vous demande.



LETTRE LII.

Le même à la même.

7 Juin.

Vous ne me répondez point, mes instances sont vaines, & lorsque votre silence me désespere, vous affectez devant nos parens, de me rendre les soins les plus empressés ; vos refus de m'écrire annoncent combien peu vous m'aimez, & tout dans votre conduite extérieure, semble démentir les cruautés que vous exercez contre moi & dont moi seul je suis instruit. Hortense, pourquoi feindre ? Si vous n'avez pour Luzigni que l'amitié qu'on accorde à ses proches ; vous le savez, ce n'est pas ainsi qu'il vous aime.



LETTRE LIII.

La Marquise à M. de SAINT-JUST.

Le 7 Juin.

Je renais à la joie, Monsieur, soyez le premier à la partager ; mon fils est convalescent. Son Colonel a demandé pour lui un congé, dès qu'il sera expédié, & que Luzigni sera parfaitement rétabli, nous reviendrons à Paris. Que je desirerois pouvoir vous y trouver ! J'ai des objets bien intéressans à traiter avec vous. Il s'agit du bonheur de votre fille & de celui de mon fils Je vous ai déjà parlé plusieurs fois de leur union, & vous ne m'avez pas paru éloigné d'y donner votre consentement; je vous le demande aujourd'hui. J'ai celui de Madame de Saint-Just, je crois avoir celui de l'aimable Hortense, & pour consommer cette alliance depuis longtems projettée ; il ne manque plus que le vôtre.

Luzigni paſſera l'hiver avec nous, voyez, Monſieur, quelle époque vous voulez fixer pour ſon mariage : pourrez-vous venir à Paris, voulez-vous que nous allions à Moulins ? vous concevez qu'elle doit être l'impatience de mon fils, il aime éperduement ; il s'eſt vu près d'être enlevé à l'objet de ſon amour.

Nous ſommes logées depuis quelques jours chez Madame la Baronne de F***; c'eſt une de vos anciennes connoiſſances, & dès qu'elle a ſu Madame de Saint-Juſt à Strasbourg, elle nous a fait les inſtances les plus preſſantes pour prendre un logement dans ſon hôtel. Elle a cherché, ainſi que M. le Comte de N***, à rendre notre ſéjour en cette Ville auſſi agreable que les circonſtances le leur permettoient ; mais pouvois-je gouter un plaiſir plus vif, que celui de voir Luzigni arraché à la mort ! Ce cher enfant me paroît avoir l'amitié de la plus ſaine partie de ſon régiment. Sa malheureuſe avanture n'a point été l'effet de la haine du Chevalier de Ver-

ſol, c'eſt l'imprudence de cet Officier, c'eſt l'extrême vivacité de mon fils qui en ſont les uniques cauſes. Toutes les perſonnes qui ont vû Mademoiſelle de Saint Juſt, n'ont pas eu de peine à pardonner à Luzigni de s'être attiré cette fâcheuſe affaire. Quant à moi, j'en ai eu infiniment à recevoir la viſite du Chevalier de Verſol. Je ſuis mere, Monſieur, & il m'a fallu faire un grand effort ſur moi-même, pour voir celui qui a penſé me priver d'un enfant auſſi chéri. Mais le repentir de M. de Verſol, ſes ſoins, ſes attentions pour Luzigni pendant ſa maladie; enfin les prieres de ce dernier; tout a contribué à me deſarmer. Aurois-je pu être inexorable, mon fils, m'eſt rendu!

M. de Lanſal nous accompagne toujours, nous trouvons un charme infini dans ſa ſociété; vous ſeriez ravi de faire ſa connoiſſance. Si Luzigni s'eſt acquis l'amitié de ſes Camarades, c'eſt à ce reſpectable Mentor qu'il en a toute l'obligation.

LETTRE LIV.

Le Marquis à HORTENSE.

Le 9 Juin.

MA mere se croiant, Mademoiselle, assurée de votre aveu, vient d'écrire à M. de Saint-Just, & lui demander son consentement à notre mariage. Hâtez-vous de lui dévoiler vos véritables sentimens ; Hélas ! falloit-il échapper à la mort, pour voir combien peu je suis aimé.

Nota Depuis le 7 Juin jusqu'au 18, le Marquis écrivit encore plusieurs lettres à Mademoiselle de Saint-Just, qui les refusa presque toutes, mais que Luzigni parvint à lui faire tenir sous différens prétextes. L'Éditeur a cru devoir les supprimer. Elles étoient l'expression du désespoir du jeune Marquis, & ce désespoir étoit d'autant plus violent, qu'il n'osoit en confier le sujet à personne ; & qu'il lui étoit impossible d'entretenir Mademoiselle de Saint-Just en particulier.

LETTRE LV.

Mademoiselle de SAINT-JUST *à Madame de* MONTALBIN.

Le 10 Juin.

LUZIGNI m'a remis, à l'infçu de ma mere, le portrait dont je vous ai parlé; il veut que je lui apprenne les motifs du refus que j'ai fait de le lui donner; il veut même que je lui écrive, mais que mes lettres ne foient lues que de lui feul. Vingt fois j'ai été fur le point de lui dire qu'une fille ne doit point écrire à l'infçu de fa mere, & je fuis toujours retenue par la crainte de l'affliger en lui montrant l'indifcrétion de fa demande. Je crains furtout, qu'on ne découvre qu'il a fait faire mon portrait fans l'aveu de Madame de Luzigni. Que pourroit-on lui reprocher cependant? Je ne fais. Hélas! on eft fi timide quand on aime! Le cruel, il ignore tous mes tourmens & me défefpere par fes lettres. Qu'il eft injufte!

LETTRE LVI.

La même à la même.

11 Juin.

MA mere avoit deviné, ma chere Lucie, une partie de ce qui se passoit entre moi & Luzigni, je lui ai fait l'aveu du reste; je lui ai remis le portrait. Ma conduite avec mon cousin m'a valu des éloges de sa part, mais elle exige que je ne le mette point de moitié dans la confidence que je lui ai faite. Combien je souffre de cette contrainte. Hélas! le laissera t'elle long-temps dans la cruelle inquiétude qui le tourmente!



LETTRE LVII.

Le Marquis à HORTENSE.

Le 18 Juin.

C'EN est donc fait, Mademoiselle ; vous ne m'aimez plus ! comment ai-je mérité mon malheur ? Hortense ! ô mon Hortense, qui peut vous avoir fait changer ! Quels torts ai-je envers vous ? Hélas ! celui de vous aimer uniquement, de vous adorer ...... non, Hortense n'est pas infidelle ; non, elle n'a pas oublié ses promesses & mon amour. Vous m'aimez encore, je l'ai lu dans vos yeux, & vous gémissez autant que moi, du silence désespérant dont je me plains. Cruelle, pourquoi ne pas le rompre, & me rendre la paix que mon cœur a perdue.



LETTRE

LETTRE LVIII.

Le Marquis à HORTENSE.

Le 20 Juin.

Ce n'eſt point aſſez, Mademoiſelle, de me déſoler par le ſilence le plus opiniâtre, par la conduite la plus inconcevable; vous n'avez pas craint de m'expoſer à tous les reproches de ma mere & de ma tante. Je n'en doute plus, vous leur avez montré le portrait, peut-être même leur avez-vous donné mes lettres. Je ne redoute nullement leurs regards : mais ſi vous m'euſſiez aimé, vous auriez attaché plus de prix à ce que l'amour ſeul m'inſpira; vous auriez penſé que j'avois de bonnes raiſons pour vous prier de ne communiquer mes lettres à perſonne; enfin ſi vous étiez forcée de commettre cette

indiſcretion, il falloit m'en avertir. Hortenſe.... Hortenſe, ſi j'ai des torts, l'amour devoit les excuſer à vos yeux; ou, ſi vous ne pouvez me les pardonner, au moins, cruelle, pourquoi ne pas me les reprocher vous-même! Vous évitez toutes les occaſions de vous trouver ſeule avec moi; de me parler en particulier même devant nos parens: depuis huit jours vous ne m'avez pas adreſſé la parole, & vous avez toujours affecté de répondre à haute voix, même aux choſes indifférentes que je vous diſois tout bas. Et cependant, pourquoi vos yeux ſe tournent-ils ſur moi avec une expreſſion ſi touchante, lorſque votre mere ſourit malicieuſement aux larmes que vous me faites répandre, & que j'éſſaie envain de vous cacher? Hier, Hortenſe, vous vouliez me parler; qu'eſt-ce donc qui vous a retenue, que vouloit dire ce ſeul mot qui vous eſt échappé, *non Luzigni?* Il falloit ajouter, *non je ne vous aime plus.* C'eſt

ſans doute, ce que vous penſiez, je l'ai deviné. Triomphez, Mademoiſelle, M. votre pere a répondu, on me cache ſa lettre, ſans doute elle contient un refus. Triomphez ! Quelle heureuſe nouvelle pour vous, vous ne vous contraindrez plus.



LETTRE LIX.

Mademoiselle de SAINT-JUST à Madame de MONTALBIN.

20 Juin.

QUELLE lettre il vient de m'écrire ! Je vous l'envoie, ma tendre amie. Qu'il est injuste ce Luzigni ! Lorsque je souffre plus que lui, du silence que l'on m'impose, c'est moi seule qu'il en accuse. Mais que prétend-donc ma mere ? Jouir de notre contrainte, de nos inquiétudes, se faire un barbare plaisir de notre desespoir .... Ma mere ! Non elle n'a pu concevoir cet affreux projet. Cherche-t-elle à éprouver notre amour. Ah! l'épreuve est trop forte, & je vais tout découvrir à Luzigni. Que veut dire encore cette lettre dont il me parle ? On me la cache ainsi qu'à lui ; dans quelle vue ! Songent-t-ils à nous désunir ? leurs efforts seront impuissants,

la mort seule brisera nos nœuds. Hélas! pourrai-je désobéir à mon pere!

Le 21 au soir.

Je voulois ce matin continuer à vous écrire, ma mere est venue m'annoncer que nous sortirions en voiture; c'est la premiere fois qu'on le permet à Luzigni depuis sa blessure. Nous nous sommes rendus à une lieue de la Ville, dans un endroit délicieux, dont l'image ne sortira pas si-tôt de ma mémoire. Le carosse s'est arrêté devant une maison de très-simple apparence, mais qui n'annonçoit point la pauvreté. M. de Lansal qui nous précédoit à cheval, avec un de ses amis, fort attaché ainsi que lui à mon cousin, a donné la main à ma mere, l'autre Officier l'a offert à ma tante, Luzigni m'a en tremblant présenté la sienne. Ses yeux ont rencontré les miens, & des larmes en ont coulé. J'ai été assez maîtresse de moi, pour lui cacher une par-

tie de mon trouble. Hélas ! ma ſituation n'en étoit que plus cruelle ? Nous avons ſuivi ces deux Dames, & ne ſommes entrés qu'après elles dans la maiſon. Quel a été notre raviſſement, lorſque nous avons reconnu ce malheureux, qui s'étant caſſé la jambe, n'a du la vie qu'à la bienfaiſance de mon amant (que je ſuis fiere de lui donner ce nom). Le bon payſan étoit entouré de toute ſa famille. A l'aſpect de Luzigni, ils ont voulu ſe précipiter à ſes genoux, il les a retenu, & s'eſt jetté dans les bras du vieillard. Le plus jeune des enfans, auquel on avoit bien montré ſon rôle, fâché de ne pouvoir le remplir aſſez vite, s'eſt hâté de tirer Luzigni par le bas de ſon habit. L'impatience de cet enfant m'a ravie ; il tenoit une corbeille de roſes & on lui avoit appris quelques mots qu'il devoit reciter en offrant ſa corbeille. Le pauvre petit les oublie, & ſon trouble eſt extrême. Luzigni pour le conſoler, le prend dans ſes bras, lui prodigue les plus

tendres careſſes, & fait ſigne à ſa mere de ne pas lui reprocher ſon manque de mémoire. L'enfant raſſuré par ces marques de bontés, écartoit avec ſa petite main les roſes de ſa corbeille. Monſieur, tenez, Monſieur, diſoit-il à Luzigni en lui montrant une boëte qu'il y avoit enfin découverte, & qu'il ſavoit bien en être la plus belle partie. Luzigni la ſaiſit, lit un billet qu'il y trouve, rougit, conſidere de nouveau la boëte ; la couvre des plus ardens baiſers, remet l'enfant entre les bras du pere ; tombe à mes genoux, ſe releve, vole à ma mere dont il baiſe les mains, ſe jette au cou de ma tante ; revient à moi, me montre la boëte ...... Elle renfermoit mon portrait & nos chiffres enrichis de diamans. Le billet étoit de ma mere. Il ne contenoit que ces mots : *Hortenſe de l'aveu de ſes parens, donne ſon portrait à l'amant que ſa famille & ſon cœur ont choiſi pour époux. Que ce préſent ſoit la recompenſe de l'humanité de Luzigni, & le gage de l'amour éter-*

nel qui doit l'unir à Hortenſe de Saint-Juſt.

Alors ma mere s'approchant de nous, c'eſt ainſi lui dit-elle en riant, que je punis votre larcin & votre indiſcrétion. Ah ! ah ! Monſieur, vous voulez que ma fille vous écrive à mon inſçu. — Pardonnez à l'amour, reprend-il, c'eſt lui ſeul. — Oui, c'eſt lui ſeul qui a tort n'eſt-ce pas ? Voilà votre excuſe à tous. Mais mon pauvre enfant vous avez bien expié votre faute, & ces huit jours. — Ah ! Madame, qu'ils ont été cruels. — Je l'ai jugé, mais je voulois que le plaiſir fut auſſi vif, que le chagrin que je vous cauſois. Il falloit préparer cette maiſon pour vos bons amis, en montrant le vieillard & ſes enfans. Il falloit terminer l'acquiſition de ce petit domaine dont Hortenſe & vous leur faites don. Liſez cet acte. Vous penſez bien, mon ami, que tout cela a demandé du tems les Notaires ſont ſi pareſſeux ; vous le verrez par vous-même, mes enfans,

lorſque les articles de votre contrat de mariage, dont mon mari s'occupe, ſeront arrêtés. A ces mots uniſſant ma main à celle de Luzigni, mes enfans, mes chers enfans, s'eſt-elle écriée, aimez vous toujours! Des larmes ont inondé mes joues je me ſuis cachée dans le ſein de ma mere qui ne pouvoit retenir les ſiennes, & lui, au comble de la joie, ne ſe contenant plus, s'eſt jetté dans les bras de ma tante. Oui, oui, aimez-vous toujours, repetoient le bon villageois & ſa femme. Soiez toujours heureux, vivez long-tems pour conſoler les pauvres, & être l'exemple des riches. Leurs enfans faiſoient pour nous les mêmes vœux, & tous pleuroient de nous voir pleurer. Nous ne ſortîmes de cette ivreſſe délicieuſe qu'aux cris du plus jeune des enfans, de celui qui avoit offert la corbeille. *Est-ce que c'eſt moi, maman, qui leur ait fait de la peine*, diſoit il en ſanglottant; *Pourquoi pleurent-ils donc?* Nous diſſipâmes bientôt ſes petites allarmes & Madame de Luzigni, un peu revenue de

la vive émotion qu'elle avoit éprouvée pendant toute cette scène, redemanda à son fils mon portrait, & en me le remettant : je veux au moins, me dit-elle, que Luzigni le tienne de vous, & ajouter par-là, s'il se peut, au plaisir qu'il ressent de posséder un don si précieux. Vous sentez bien, ma bonne amie, que cette fois je ne balançai point à lui donner cette satisfaction. Hélas ! il m'en avoit tant coûté de lui faire essuyer un refus, & il en avoit tant souffert ! Avouez donc, ajouta ensuite ma mere à Madame de Luzigni, qu'il vous a été au moins aussi pénible qu'à Hortense, de ne pas trahir mon secret. Oh ! vous m'avez fait vingt fois, la peur la plus terrible. Je vous voyois sur le point de tout avouer, & je vous redoutois bien plus que ma fille ; j'étois sûre de son obéissance, d'ailleurs elle ignoroit mes projets ; mais vous, Madame, mais vous... Vous ne valez rien pour les noirceurs. Ah ! si j'ai encore quelque tour à leur

jouer, vous ne ferez jamais de moitié avec moi. Cependant le jour baissoit, nous en consacrâmes la fin à visiter l'héritage dont ma mere a fait en notre nom, présent à cette honnête famille. M. de Lansal qui avoit avec ma mere préparé cette fête, s'entretenoit, pendant la promenade, avec la villageoise. J'entendois qu'elle lui disoit : » Comment, il n'est pas votre fils ? J'é» tois si aise de vous appeller son pere, » & je vous trouvois si heureux d'avoir » un tel enfant ! Ah ! Monsieur, combien » nous avons souffert, lorsque le Chirur» gien qui venoit soigner mon mari, » nous apprit que ce bon jeune-homme » alloit mourir d'un coup d'épée, com» bien nous pleurions en songeant à votre » chagrin ! Que n'est-il permis de se » venger ! comme nous aurions traité celui » qui l'a blessé ! Je suis bien heureuse de » ne pas le connoître ; si je l'avois vu, » je lui aurois, je crois, dit des injures ; » mes enfans vouloient tuer l'ennemi » qui faisoit mourir le bon Offi-

» cier, car c'eſt ainſi qu'ils appellent M. » de Luzigni. N'ayez pas peur que nous » fuſſions nous coucher, ſans avoir ſu de » ſes nouvelles pendant ſa bleſſure ; tous » les jours, à l'entrée de la nuit, un de » mes enfans paſſoit ſous ſes fenêtres, s'in- » formoit de lui aux voiſins, & revenoit » nous faire part de ce qu'il avoit appris; » ſi je m'en étois crue, j'aurois été le voir, » mais je n'ai pas oſé ». M. de Lanſal lui en a fait des reproches. Elle viendra nous viſiter avant notre départ.

A notre retour ici, Madame de Luzigni remit à ſon fils la lettre de mon pere qui l'avoit tant intrigué : elle contient ſon aveu formel à notre mariage. O ! ma Lucie, que je ſuis fortunée & par l'amour & par l'amitié.



LETTRE LX.

M. de SAINT-JUST à la Marquise.

13 Juin.

MOI refuser, Madame & chere Cousine, mon consentement à une alliance qui me flattera autant qu'elle contribuera à mon bonheur, puisqu'elle assurera celui de ma fille & de notre cher Marquis! Votre derniere lettre m'a fait grand plaisir. L'état de Luzigni m'inquiétoit. Mourir à dix-huit ans & pour une aussi belle cause! Ma foi, Mesdames, c'est votre Chevalier, c'est le défenseur du beau sexe, & vous êtes toutes intéressées à sa conservation.

Quant aux arrangemens dont vous me parlez, je vous en laisse la maîtresse. Je serois enchanté d'assister aux nôces de ces enfans; cette fête me rajeuniroit, mais mon âge & ma goute, me rendent peu

propre aux voyages. Vous faire venir à Moulins, ce feroit reculer encore le bonheur du Marquis : il feroit plus difficile de fe procurer les bijoux, les diamans; la fête feroit moins magnifique. Ne communiquez pas ces réflexions à Hortenfe; je connois fon cœur, elles ne lui paroîtroient point affez graves, & elle voudroit venir ici. Confultez-vous avec Madame de Saint-Juft; je vais faire dreffer les articles. Je fuis expéditif en affaires.

Tout confidéré, je tâcherai de me trouver à Paris. J'irai à petites journées, ma voiture eft affez douce; oui, Madame, mandez-moi quand vous ferez de retour & je me mettrai en route. Il me tarde de voir ce mariage;encore un coup,ce fpectacle me rajeunira.

Il faudra faire agir vos protections en Cour, pour obtenir l'agrément d'un Guidon de Gendarmerie, l'argent eft prêt. Je préfere la gendarmerie,parceque Luzigni a eu dans ce corps un oncle qui a fait la guerre avec diftinction; mon frere aîné y avoit

aussi de l'emploi, il a été tué bien jeune; mais on se souvient encore de lui. Ce sont de bonnes recommandations que de pareils services. On aime à voir dans les corps, les parens de ceux qui y ont eu autrefois quelque réputation. Adieu, Madame, je joins ici un billet pour mon neveu & j'embrasse, avec votre permission, ma femme & ma fille. Luzigni a dû être aussi aise que flatté, Mesdames, de votre arrivée. Une pareille visite est très-propre à rappeller à la vie; mais je babille éternellement, & vous ne pourrez lire mon griffonnage. Madame de Saint-Just voudra bien le dechiffrer, elle y est accoutumée.



LETTRE LXI.

Monsieur de SAINT-JUST au Marquis.

TUBLEU, Monsieur, il ne faut pas vous marcher deux fois sur le pied, & vous n'entendez point raillerie. Je gage que le Chevalier de Versol n'avoit nullement intention de t'offenser. C'étoit vers la fin du repas qu'il a tenu les propos sur lesquels tu as pris la mouche. Il étoit en gaieté, & c'est en plaisantant qu'il te parloit d'Hortense. Cependant on dit que ce Monsieur-là est un peu hâbleur; peut-être a-t-il poussé les choses trop loin, & puis quand on est bien amoureux! Ma foi je te pardonne. Je me suis trouvé en pareil cas, & je sais qu'il est difficile de se contenir. Si j'écrivois plus facilement, je te raconterois mon avanture; elle est plaisante, je te la réserve

pour le tems où j'aurai le plaisir de t'embrasser. Adieu, mon fils, car tu le feras sous peu, & je donne de grand cœur mon consentement à ton mariage. Ménage ta santé ; les rechutes sont dangereuses. Adieu, conserve quelque amitié pour ton vieux radoteur de beau-pere, qui t'aime de toute son ame.



LETTRE LXII.

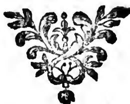
Le Marquis à M. de SAINT-JUST.

De Strasbourg, le 22 Juin.

MONSIEUR,

VOUS daignez consentir à mon bonheur ! Vous m'honnorez du doux nom de fils ! Mon cœur ne peut suffire à la joie qui le remplit. Mon aimable Cousine ! je serois à elle pour toujours ! être l'époux d'Hortense ! O ! mon pere, vous approuvez notre mariage, vous le desirez, vous voulez en être témoin, vous venez couronner l'amour le plus tendre, unir deux êtres qui ne seront distraits du soin de s'aimer, que par celui de vous plaire. O ! mon pere, & combien il m'est doux de vous nommer ainsi ! ô ! mon pere, que ma grande jeunesse ne vous allarme point ; toute la maturité qui me manque, je la trouverai dans mon Hortense ; son cœur

est l'asile de toutes les vertus. Mon Hortense est la raison, sous les traits de la beauté la plus touchante. Quel présent vous avez fait au monde ! Quel trésor vous me confiez ! Adorable Saint-Just ! ma bien aimée, votre bonheur sera désormais ma plus douce, mon unique occupation. Je le jure au meilleur des peres, & dans peu, dans peu, j'en ferai l'inviolable serment aux pieds des autels.



LETTRE LXIII.

La Marquise à M. de LANSAL.

De Paris le 15 Juillet.

LA ſanté de votre pupile, Monſieur, ſe raffermit chaque jour, & ſon amour ſemble augmenter à meſure qu'il approche du terme où il ſera couronné. Nous avons trouvé ici M. de Saint-Juſt, ce bon pere enchanté de mon fils, eſt preſqu'auſſi empreſſé que lui de voir ſon mariage conclu. Il eſt vrai, que celui-ci a bien fait tout ce qui dependoit de lui, pour gagner l'amitié de ce reſpectable vieillard. Il l'écoute avec intérêt, il lui prodigue les plus tendres careſſes : il a pour lui les attentions les plus marquées & les plus flatteuſes. J'avoue que le pere d'Hortenſe a bien des droits ſur Luzigni. Mais en général, je m'apperçois que mon fils ſent mieux

l'importance des obligations que nous impose la Société. Les événemens qui sont sémés de loin en loin, dans le cours de la vie des autres hommes, se sont tous rassemblés au commencement de la sienne, & lui donnent une expérience, que l'on a rarement avant trente ans. Ils l'ont rendu plus propre à la réflexion, ils ont hâté les progrès de sa raison que vos sages conseils avoient développée. Ses fautes même, lui seront profitables; vous lui avez appris à en faire un bon usage. Que nous vous devons de reconnoissance, Monsieur! que nous desirons ardemment de vous avoir pour témoin du mariage de mon fils. Votre présence est la seule chose qui manque à son bonheur. Il me le répete chaque jour, & je vous assure que s'il en est privé, il sentira bien vivement cette privation. Venez, Monsieur, venez jouir de la félicité que vos soins ont préparé à deux familles qui vous réverent également,

Ce qui suit est de la main du Marquis.

Oui, Monsieur, oui mon cher Mentor, il faut que vous soyez témoin de mon bonheur. Il est votre ouvrage. Venez recevoir mes sermens. Que l'amitié embellisse le triomphe de l'amour. Vous connoissez mon Hortense, vous êtes à même de reduire l'enthousiasme d'un amant à sa juste valeur, peut-on en éprouver un qu'elle ne justifie? Aussi mon ame s'abandonne sans reserve à l'espoir immanquable d'être heureux, de l'être long-temps, de l'être toujours. La violence de ma passion ne m'allarme point sur sa durée. Je pourrai m'accoutumer à ces attraits piquans qui distinguent Hortense, à cette taille pleine de graces & de noblesse, à ces grands yeux noirs dont le regard est si expressif, à cette fraicheur, à tous les charmes qui causent sur mes sens une si forte emotion : mais cette belle ame, ce naturel doux & timide,

ce cœur ſenſible qui relevent le prix de tant d'appas, voilà ce qui éterniſera mon amour. Venez le voir couronner. Le terme eſt fixé au 12 Septembre. Vous ne ſerez pas encore libre, mais on peut obtenir une permiſſion. M. le Comte de N***, vous l'accordera : je vous attends, mon reſpectable ami, vous avez pris un intérêt ſi vif à mes jours, dans un moment où ils étoient menacés, vous avez verſé ſur mon ſort des larmes ſi vraies, ſi touchantes, ah ! partagez ma joie, comme vous avez partagé mes ſouffrances. Rendez-vous de grace à nos deſirs. L'homme heureux n'a pas moins beſoin de témoins, que l'infortuné de conſolateurs.



LETTRE LXIV.

Monsieur de LANSAL à la Marquise

Le 20 Juillet.

MADAME,

SI jamais je me suis plaint des devoirs que m'impose mon état; c'est dans cette circonstance. Ils me privent du spectacle le plus intéressant pour une ame sensible. Je ne saurois quitter mon corps & paroître à Paris avant le premier Octobre. D'ailleurs, des affaires de la derniere importance, m'appellent en Franche-Comté. J'irai dans les premiers jours de mon sémestre, chez un frere qui m'attend avec la plus vive impatience. Le Marquis & vous, Madame, connoissez trop bien les loix de la tendresse, pour ne pas applaudir

plaudir à ce projet, dont mes affaires me rendent l'exécution indiſpenſable. Mon imagination qui reprend la vivacité de la jeuneſſe, quand il s'agit de votre aimable fils, & de ce qui lui appartient ; mon imagination me tranſporte au milieu de la fête, à laquelle je ne puis aſſiſter autrement. J'accompagnerai nos deux amans aux pieds des autels, je recevrai leurs ſermens. Je ne vous perdrai point de vue dans ce jour de bonheur; je vous ſuivrai partout, O ! la meilleure, ô ! la plus tendre des meres. Je verrai couler de vos yeux les larmes délicieuſes de la joie, je joindrai mes vœux aux vôtres, pour aſſurer la félicité de nos enfans. Oui, Madame, l'amitié me donne des droits ſacrés ſur le couple fortuné que vous allez unir par les nœuds les plus ſaints.

Nota. L'Éditeur a jugé à propos de

ſupprimer pluſieurs autres lettres du Marquis à M. de Lanſal, & on s'eſt vu forcé de retrancher les réponſes de celui-ci.



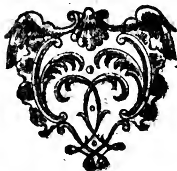
LETTRE LXV.

Monsieur de LANSAL au Marquis

De Strasbourg le 6 Septembre.

Que vos inſtances ſont touchantes! qu'il m'eſt dur de ne pouvoir m'y rendre ; mais vous connoiſſez, mon ami, les loix qui m'enchaînent, & la difficulté d'en être diſpenſé, ſur-tout dans cette ſaiſon. Recevez donc mes excuſes, & faites les valoir auprès de Madame la Marquiſe, en militaire qui eſt inſtruit de ſon devoir, & en fils tendre qui a le droit de tout perſuader à ſa mere. Plaignez-moi, mon jeune ami, d'être contraint de refuſer vos offres obligeantes. Moi, mon cher Luzigni, moi qui vous aime tant ! moi, que le ſpectacle du bonheur enchante ; & qui ne ſouhaite pas plus ardemment le mien que le vôtre

Voyez quelles privations je m'impoſe ? encore un coup, plaignez-moi. Qu'il me tarde de vous ſavoir uni à l'aimable Hortenſe. Adieu, ſoyez toujours heureux.



LETTRE LXVI.

Le Marquis à M. de LANSAL.

Le 13 Septembre.

JE suis dans l'yvresse, Le *oui*, ce mot enchanteur quand on aime, comme j'aime Hortense, le *oui* fut prononcé hier. Le nœud qui nous unit m'impose de nouveaux devoirs, mais il n'a rien ajouté à mes sentimens. Dès long-tems ils étoient aussi vifs qu'ils pouvoient l'être. Respectable ami, croyez-en mon cœur, rien ne peut les affoiblir : Que le jour qui a précédé celui-ci a été beau, que ceux qui vont le suivre seront heureux ! ..... pourquoi ne vous ai-je pas vu au milieu de ces parens chéris qui nous entouroient? ...Dans ce moment où je paroissois n'avoir rien à desirer, combien vous me

manquiez, combien je vous desirois! ah! n'oubliez pas votre promesse, terminez vos affaires, & venez jouir d'un bonheur dont je vous suis redevable.



LETTRE LXVII.

M. *de* Lansal *au Marquis.*

De Strasbourg le 18 Septembre.

Vous êtes heureux, mon ami, vous ſentez vivement votre bonheur; & ce qui me comble de joie, je vous en crois digne. Quel avenir je prevois pour vous! mon cher Luzigni, n'allez point dementir mes preſſentiments. Môderez de grace, cette extrême vivacité qui nous a fait courir à tous de ſi grands dangers. Avec Hortenſe, elle n'expoſera pas votre vie, mais elle troubleroit votre tranquillité, & la ſienne. Vous faut-il d'autres motifs pour vous en corriger? Accoutumez-vous à combattre les idées ſombres par leſquelles je vous ai vu quelquefois tourmenté. Vous aimez la vertu, vous connoiſſez tous ſes charmes; mais ne vous déſeſperez point ſi vous n'avez pas toujours la force

de lui faire les sacrifices qu'elle exige. Cette vie est un combat perpétuel. Le plus sage a souvent été terrassé ; mais se relever avec un nouveau courage, est la gloire reservée au petit nombre d'hommes vraiment dignes de ce nom de sage. Malheur à celui qu'une premiere chute humilieroit trop ; il ne se releveroit plus. Ayez pour vos propres défauts un indulgence raisonnable ; ayez-en une infinie pour les défauts d'autrui. Continuez, mon jeune ami, à cultiver les lettres & la saine philosophie ; votre cœur ne peut qu'y gagner. Vous avez déja joui des ressources délicieuses qu'offre l'étude. Plus vous avancerez en âge, & mieux vous en apprecierez les avantages. Encore un coup, réprimez votre extrême vivacité ; prenez pour modele la douceur de votre aimable compagne : à tous autres égards, restez tel que je vous ai connu. Quand à vingt ans on porte la vertu dans son ménage, on la conserve jusqu'au terme de ses jours. Tout ce que vous allez

voir déformais autour de vous en va nourrir le goût. Elle ajoutera au sentiment de la nature, & vous rendra vos enfans encore plus chers. Leur éducation vous interressera davantage, ils ne vous feront connoître que les douceurs de la tendresse paternelle, & vous en épargneront les allarmes. Que ne puis-je vivre assez, pour être témoin du bonheur que tout vous promet. Mes yeux se fermeroient sans regrets, après vous avoir vu entouré d'enfans dignes de vous, leur prodiguant les soins d'un bon pere, & recevant leurs touchantes caresses. Pourquoi faut-il que je n'aie connu cette félicité que dans les autres ? Elle a été jusqu'ici l'objet de tous mes vœux ! j'en aurai moins à former dès que vous la gouterez. Je vous aime trop, mon cher Luzigni, pour envier votre bonheur, je vous aime assez pour qu'il me tienne lieu de celui qui me manque.

Permettez que Madame de Luzigni, que l'aimable Hortense reçoive l'hommage

de mon respect. Elle vient d'acquérir un titre qui la rend encore plus intéressante à mes yeux, un titre qui doit augmenter le sentiment de l'amour dans une ame telle que la votre. Jouissez long-temps des charmes d'une union si bien assortie.

L'Etat vous compte à présent au nombre de ses plus précieux Membres. Vous concevez toute l'étendue des devoirs que vous imposent les qualités de Citoyen, & de pere de famille, vous ne l'oublierez jamais. Vous êtes fils tendre & respectueux, ami délicat & solide, amant passionné : soyez époux constant, bon pere, instituteur éclairé & sensible des enfans qui vous devront le jour. Suivez avec zèle la carriere militaire. Que le véritable patriotisme vous rende moins pénibles, les sacrifices auxquels vous avez dû vous résigner en y entrant. Mon aimable Eleve, soyez toujours la gloire, & l'amour de votre mentor. Méritez enfin, mon cher Luzigni, ce beau titre d'ami de la sagesse dont

vous connoiſſez tout le prix. Qu'il me tarde d'être témoin de vos tranſports, de jouir avec vous de ceux de l'amitié la plus tendre. O ! mes chers enfans, aimez toujours un ſecond pere, qui partagera toute ſa vie vos plaiſirs, comme il vous a prouvé, qu'il ſavoit partager vos peines.

Fin de la ſeconde & derniere partie.

